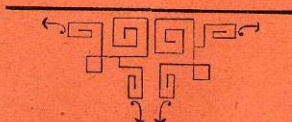


CAMPAGNE 1914-1919

HISTORIQUE
du
28^e Régiment d'Infanterie

PAR LE
LIEUTENANT JOUANNON
du 28^e Régiment d'Infanterie



PARIS
MAURICE AUNE & C^{IE}
Imprimeurs
32, RUE DE BELLEFOND, 32

1920

HISTORIQUE

DU 28^{ème} RÉGIMENT D'INFANTERIE

LA MOBILISATION

Le 28^{ème} régiment d'infanterie faisait partie, à la mobilisation, de la 11^{ème} brigade (général Hollender, 6^{ème} division (général Bloch), III^{ème}. Corps d'armée (général Sauret).

Il était commandé par le colonel Allier et était caserné :

- 1) La portion principale (G. M. P.) : (état-major et compagnie hors rang, 5^{ème}, 6^{ème}, 8^{ème}, compagnies, fort de l'Est (Saint-Denis).
- 2) 7^{ème} compagnie, fort de Stains ;
- 3) 1^{er} bataillon, forts de Montmorency, Montlignon et Domont;
- 4) La portion centrale, à Évreux.

C'est dans ces garnisons, et occupé à préparer le départ pour une période d'instruction au camp de Mailly, que le 28^{ème} connut les premières nouvelles de la situation internationale qui devait amener finalement la guerre.

Comme partout ailleurs en France, les journaux étaient lus avec avidité, commentés. Tout de suite, on sentit l'insulte, la provocation et, sans fièvre ni hâte, on se mit, dès fin juillet, à prendre les précautions si complexes et si délicates prévues spécialement dans Paris et " l'enceinte fortifiée ".

La garde des ouvrages d'art, du pont de Soissons en particulier (sur lequel passe la ligne du Nord); était assurée d'une façon étroite, et nos jeunes G.V.C., fiers de la mission qu'allait leur confier la France, se redressaient au passage des trains, répondant par un sourire tranquille et décide **aux regards** déjà anxieux des voyageurs.

Un espion allemand porteur des plans des forts de première ligne, est terrassé par le soldat Rabier, de la 3^{ème} Cie, dans les fossés du fort de Montlignon.

Mais l'inévitable est accompli; la mobilisation est décrétée. Aussitôt de braves R.A.T. viennent relever les jeunes gens qui réintègrent leurs casernes ; les réservistes arrivent. Tout le monde fait ses derniers préparatifs avec un enthousiasme calme et confiant, sans forfanterie, mais avec le sentiment du grand devoir à accomplir.

Le 6 août, à 21 heures, les 1^{er} et 2^{ème} bataillons sont rassemblés pour le départ dans la cour du fort de l'Est. Le drapeau est reconnu. Le colonel prononce une courte harangue où, après avoir rappelé les phases de l'odieuse agression, il ajoute : " Il faut la revanche de 1870, il faut faire cesser cette menace perpétuelle de l'Allemagne, cette morgue grandissante, cet asservissement industriel et commercial que nous a imposé le traité de Francfort. Malgré les sacrifices continuels faits par la France, l'Allemagne a voulu la guerre. Il faut en profiter une fois pour toutes pour mater l'insolente nation ! "

C'est au milieu d'une population enthousiaste que le régiment traverse Saint-Denis, la banlieue nord de Paris et gagne Bécon-les-Bruyères où il s'embarque à l'aube du 7 août.

En même temps, le 3^{ème} bataillon quittait Évreux. Le même ordre et le même enthousiasme n'avaient cessé de régner à la portion centrale pendant la préparation minutieuse et la mise sur pied du 3^{ème} bataillon du 28^{ème}, du 228^{ème} et du 18^{ème} Régiment territorial.

Cependant une certaine inquiétude planait sur tous ces hommes. Seraient-ils dignes de leurs anciens ? Quels noms glorieux allaient-ils ajouter à ceux de Marengo, Austerlitz, Eylau, Sébastopol, dont les lettres d'or flamboyaient déjà au drapeau du 28^{ème} ?

LA CONCENTRATION.

Cependant, par des itinéraires inconnus de tous, empruntant parfois dès lignes à une seule voie, le convoi du 28^{ème} marchait vers la base de concentration.

Il convient de rappeler à ce sujet avec quel soin, avaient été prévus, par les bureaux du ministère, et avec quelle ponctualité ont été exécutés tous les détails de la mobilisation et du transport par chemins de fer. Pas un à-coup ; tous les rouages ont admirablement fonctionné. La patrie doit être reconnaissante à ceux qui les ont forgés ou actionnés !

Le 7 août au soir, les 1^{er} et 2^{ème} bataillons débarquaient à Amagne Lucquy (dans les Ardennes et défilaient dans Amagne où étaient déjà installés, le **Q.G.**- du Corps d'armée et le 3^{ème} bataillon arrivant d'Évreux et débarqué à Rethel.

„ La concentration se poursuit. Des marches rendues assez pénibles par la chaleur, des stationnements employés à l'entraînement et à l'amalgame en permettent l'accomplissement normal.

Dès le 10 août, réservistes et soldats de l'active (Bretons, Parisiens et Normands) sont devenus les " soldats du 28^{ème} " à qui leurs principales qualités, la ténacité et l'endurance permettront de " tenir jusqu'à la victoire complète. Jusqu'au bout ! ".

L'enthousiasme est d'ailleurs entretenu par les nouvelles de victoires venues d'Alsace et la proclamation du général Joffre à l'occasion de l'entrée des troupes françaises à Mulhouse.

Le 15 août, le mouvement vers le nord-ouest commence.

LA BELGIQUE.

L'armée allemande a violé la neutralité de la Belgique.

La V^{ème} armée (général Lanrezac) dont fait partie le III^{ème} corps, doit se porter rapidement au secours de l'armée belge débordée.

A marches forcées, le III^{ème} corps d'armée se précipite au devant de l'envahisseur. Journées pénibles, aux étapes fort longue, sous un soleil de plomb, suivies de nuits de veille où, aux avant-postes, le soldat exténué doit cependant se tenir éveillé, soucieux du repos des ses camarades, l'esprit préoccupé par la pensée de l'irruption toujours possible de l'ennemi.

Le 17 août, à midi, le 28^{ème} atteint la frontière belge à Maquenoise.

Minute inoubliable !

Drapeau déployé, baïonnette au canon, le régiment pénètre sur le territoire belge- aux accents de la *Marseillaise* et de la *Brabançonne*, défilant devant le général commandant le corps d'armée, au milieu des acclamations de la population.

Des arcs de triomphe ornés de fleurs sont dressés ; aux fenêtres flottent les drapeaux français et belges. Pour la population, l'arrivée des forces françaises était la certitude de la victoire. Aussi, les braves Belges manifestaient-ils leur sympathie sous les formes les plus diverses, distribuant à profusion vin, bière, café, lait, tabac !

Cependant la marche en avant continue, les précautions de la sûreté en marche et en station se multiplient.

A Jamioulx, le 20 août, un officier des hussards de la mort, qui a poussé une pointe audacieuse- est tué par nos sentinelles. Les renseignements sur l'ennemi se précisent. On a l'impression que l'action est proche.

Dans la nuit du 21 au 22 août, après une marche très pénible, le régiment atteint Fontaine-Lévêque encombrée d'artillerie et de troupes de toutes armes, en retraite devant

l'armée allemande et couvertes par la cavalerie du général Sordet. Mais l'ordre arrive de se déployer en avant de Fontaine-Lévêque et de protéger les routes par où doivent s'écouler les cavaliers exténués du rôle de protection à longue distance qu'ils viennent de remplir.

Est-ce le contact ? Pas encore !

Au petit jour, le 22, le mouvement de repli de la cavalerie a pu s'opérer. Le rôle du 28^{ème} est terminé, mais une autre mission l'attend. Il doit défendre une partie du front de la Sambre.

Au bataillon Dutrut échoit l'honneur d'entrer le premier au contact de l'ennemi.

A Leernes et Anderlues, vers midi, le 22 août, l'action se déroule, rapide et brutale.

A 15 heures, après une brillante contre-attaque menée par la compagnie Hislaire, le bataillon peut se dégager.

Dans ce premier engagement le commandant Dutrut a trouvé une mort glorieuse ; 9 de ses officiers et 300 hommes sont tombés avec lui.

Que de prodiges d'héroïsme ont été accomplis par ces hommes, qui voyaient le feu pour la première fois !

Le lieutenant Judé, commandant une section de mitrailleuses, ses chefs de pièce et tireurs étant hors de combat, se met lui-même à une pièce, et continue le feu quoique blessé une première fois, jusqu'à ce qu'il tombe mortellement atteint !...

Le soldat Prestat de la 12^{ème} compagnie, tireur émérite (à qui ses camarades blessés, couchés dans le fossé de la route, passent des armes toute chargées), tombe après avoir abattu des dizaines d'adversaires ; 80 douilles de cartouches sont comptées auprès de son cadavre...

Au cimetière de Gozee, où sont inhumés les héros de Leernes, plus de 6.000 Boches sont enterrés contre seulement 420 Français (témoignage du bourgmestre de Leernes).

Mais, hélas, tant d'héroïsme ne peut contenir le flot sans cesse renouvelé de l'envahisseur ! La 11^{ème} brigade, accablée sous le nombre devait se replier sur Thuin, défendant encore les passages de la Sambre.

Le lendemain 23, à Lobbes, après un engagement sévère, le mouvement de repli s'accroît sous la poussée trop forte. La ligne de la Sambre est abandonnée: Les villages sont en feu. Le canon ne cesse de tonner. Il faut se replier ! C'est la retraite !

LA RETRAITE.

Tous ceux qui." ont fait " la retraite en garderont un souvenir ineffaçable.

Leur mémoire conservera, toujours; avec un relief que le temps ne saurait aplanir, l'image des champs de bataille. Ils se rappelleront les combats engagés, les charges à la baïonnette devant les mitrailleuses ennemie jusqu'au repli fatal, avec l'abandon poignant mais forcé des camarades tombés.

Ils se reverront, marchant sans cesse sur des routes encombrées, non seulement d'équipages militaires,, mais encore des malheureux habitants tâchant d'échapper à l'envahisseur en emportant quelques souvenirs ramassés en toute hâte.

Ils se reverront, ayant faim, ayant soif, morts de sommeil mais marchant quand même, car il fallait se hâter aujourd'hui pour être prêts encore à combattre demain.

C'est dans ces conditions que le repli s'effectue, par Avesnes, le régiment ne s'arrêtant de marcher que pour combattre et soutenir de brefs mais violents engagements d'arrière-garde, toujours surveillé par une aviation ennemie audacieuse, et pris parfois sous les feux intenses d'une artillerie qui semblait vouloir nettoyer complètement le terrain où devait s'engager son infanterie.

Le 28^{ème} août 1914, la direction de marche vers le sud est brusquement abandonnée. On fait face au nord-est. Les formations d'approche sont prises.

Le 28^{ème} soutient dans Guise un combat furieux, le 28^{ème} vole à son secours.

C'est dans un ordre parfait que, vers midi, le régiment entre dans la zone battue par une artillerie inconnue jusqu'alors : les " gros noirs " font leur apparition ; mais la violence de leur

éclatement, les gerbes de fumée et de terre qu'ils soulèvent, n'arrêtent pas l'élan des hommes qui, jusqu'à la nuit tombante, soutiennent un combat d'une violence inouïe où l'ennemi doit reculer et abandonner Guise.

16 officiers et 706 hommes ont payé de leur vie ce succès, " le *coup de boutoir de l'armée Lanrezac* " dira-t-on plus tard.

Les 29 et 30 août, l'action continue. Après un nouveau changement de front, c'est sur l'Oise que le 28^{ème} tient tête à l'ennemi, défendant énergiquement les passages de la rivière à Châtillon et Séry-les-Mézières.

Mais l'ordre est de reculer encore.

Dans la nuit du 30 au 31 août le régiment traverse Laon sous les ordres du commandant Denvignes, du 24^{ème}, qui a rejoint dans la soirée du 30.

Le 2 septembre, il défile à Fismes, devant les généraux Hache et Pétain, qui viennent de prendre respectivement le commandement du III^{ème} corps d'armée et de la 6^{ème} division d'infanterie.

Le 3 septembre, la Marne est franchie au pont de Verneuil. Le général Hollender, commandant la brigade, est grièvement blessé.

Le 4 septembre, au cours d'un violent combat d'arrière-garde, à la ferme Orbais (ou ferme des Thomassets), le commandant Denvignes est blessé. Le capitaine Potin prend le commandement du régiment.

La retraite continue. Les ordres sont déjà donnés pour la journée du 6 : le 28^{ème} devra se retirer au delà de la Seine par le pont de Nogent.

Mais, dans la nuit du 5 au 6, arrive l'ordre fameux du général Joffre : le mouvement de repli est terminé ; c'est vers l'avant, maintenant, que vont se porter tous les regards, toutes les espérances !

LA BATAILLE DE LA MARNE.

Le 6 septembre, à l'aube, les premiers escadrons de Chasseurs d'Afrique, la carabine sur la cuisse, au petit trot de leurs chevaux, traversent le bivouac du 28^{ème} à hauteur de Louan (Seine-et-Marne), se dirigeant vers le nord.

Derrière eux, la 6^{ème} division d'infanterie s'engage en formations large et articulées.

Est-ce l'effet magique de l'ordre du général en chef ? Toujours est-il que la fatigue a disparu. Les hommes, hier harassés, marchent ce matin allègrement. L'ennemi a beau se retrancher derrière un violent barrage de 105 et de 150 ; ses mitrailleuses ont beau battre sans la crête que doit traverser le régiment, rien ne résiste à l'enthousiasme dont tous sont animés.

La ferme des Châtaigniers est enlevée le 6, la ferme de Champfleury le 7, par la compagnie de Witte. L'ensemble de ces combats victorieux est connu sous le nom de "*combat de Montceau-Saint-Bon*"

Devant l'élan irrésistible de nos troupes, l'Allemand a hésité, maintenant il recule. Notre pression victorieuse s'accroît : sa retraite se précipite ; la progression devient la "poursuite" !

Le 9 septembre, le 28^{ème} régiment d'infanterie traverse Montmirail. Le 10, il franchit la Marne à Jaulgonne. Le 11, il est sur la Vesle. Le 12, il combat à Muizon et Chenay. Le 13, sous les ordres du lieutenant-colonel Capitant (qui en a pris le commandement le 10), il débouche dans la plaine de Champagne.

L'ennemi a retrouvé ses réserves ; sa résistance va s'accroissant. La 6^{ème} division va se distinguer dans ses efforts pour briser cette résistance : la 11^{ème} brigade à Loivre ; la 12^{ème} brigade au Godat.

Le 13 septembre, le 28^{ème}, avant-garde de la division, poussant devant lui l'arrière-garde ennemie, atteint Bermericourt ; mais il est refoulé dans Loivre, malgré des prodiges d'énergie. L'ennemi réagit violemment : la ligne faiblit. Alors, le lieutenant-colonel Capitant

se fait amener son cheval et, suivi de son ordonnance, comme pour une revue, il parcourt le front, excitant le courage de tous par son exemple.

L'action prend une telle importance que le 28^{ème} est renforcé de deux bataillons du 24^{ème} et d'un bataillon du 74^{ème} (de la 5^{ème} division d'infanterie). C'est avec ces six bataillons, rudement éprouvés chaque jour que, du 13 au 18 septembre, le lieutenant-colonel Capitant tente d'abord de progresser quand même, puis réussit à se maintenir sur la position malgré un bombardement d'une violence inouïe.

Sous le feu direct du fort de Brimont, qui domine Loivre, des luttes épiques se déroulent au moulin de Loivre, sur le canal, à la barricade.

Parmi de multiples actes d'héroïsme, rappelons celui du sergent *Gérard*, de la 7^{ème} compagnie, qui, blessé, conserve son commandement. Ne pouvant plus se servir de son arme, il va, sous une grêle de balles, puiser des seaux d'eaux dans le canal pour refroidir les canons de fusils de ses hommes. La maison où lutte cette poignée de héros est écrasée par un obus. L'héroïque phalange va occuper la, maison voisine et continue la lutte.

Le drapeau du régiment est enfoui sous les décombres de la maison qui sert de poste de commandement. Le porte-drapeau est tué, sa garde décimée.

Le colonel Capitant, qui est en train de dicter, un ordre, rappelle à son secrétaire les paroles de Charles XII au siège de Stralsund.

Le régiment tient toujours !

Il n'abandonne Loivre que dans la soirée du 18 et par ordre. Le 26 septembre, dans une des dernières convulsions que devait suivre la stabilisation du front, l'ennemi réussit à s'infiltrer dans Villers-Franqueux, que tient le régiment. Il en est chassé laissant entre nos mains plus de 100 prisonniers.

La bravoure du 28^{ème}, en ces circonstances, lui vaut sa première citation à l'ordre de l'armée.

Ordre général N° 11965 D, du 20 novembre 1914 du G Q G

Sous la direction du lieutenant-colonel Capitant, chef énergique et habile, qui a fait preuve des plus belles qualités de commandement, a, du 13 au 18 septembre 1914, glorieusement défendu Loivre ; malgré les violentes attaques répétées de l'ennemi, malgré d'intenses bombardements, malgré de lourdes pertes, ne s'est replié que sur l'ordre formel du commandement.

Chargé ensuite de défendre Villers-Franqueux, a repoussé une très violente attaque, infligeant à l'ennemi de grosses pertes et lui faisant une centaine de prisonniers.

LES PREMIÈRES TRANCHÉES - BERRY-AU-BAC

La guerre de mouvement est terminée. La ligne vibre encore quelques jours dans des actions de détail ; puis elle s'immobilise.

C'est la guerre de tranchées qui commence. Le soldat doit se faire terrassier ; il se met manier fiévreusement la pelle et la pioche. De profonds sillons se creusent sans discontinuité sur tout le front : d'abord la tranchée de première ligne, où le parapet percé d'un créneau remplace le havresac protecteur du tireur couché dans la guerre en rase campagne ; en avant, le poste d'écoute se substitue aux sentinelles ; en arrière, les tranchées de soutien, les parallèles constituent les positions de repli et abritent les réserves, Les réseaux de fil de fer barbelé, établis au prix de quels efforts, allongent entre les lignes ennemies ou devant les lignes de soutien leurs frêles mais efficaces toiles d'araignée. Les gourbis naissent, faits

d'abord de planches, recouverts de branchages, traversés aisément par une balle de shrapnel, mais devenant de plus en plus solides.

L'art de tuer se complique et se perfectionne chaque jour. La puissance d'écrasement de l'artillerie et la résistance des abris vont sans cesse en augmentant.

L'artillerie lourde prend une place de plus en plus importante. Les grenades se multiplient pour atteindre, dans les tranchées, les combattants à l'abri du tir direct. Les corps à corps deviennent farouches et substituent souvent le couteau à la baïonnette. Enfin, apparaissent des engins nouveaux : les torpilles aux explosifs puissants ; les hideux gaz asphyxiants et les odieux lance-flammes

La 6^{ème} division d'infanterie organise donc son secteur : le Chauffour (entre Loivre et Villers-Franqueux), le Luxembourg et le Godat ; elle connaît quelques jours de tranquillité relative. Chacun peut assouvir, en partie, ce besoin de sommeil qui a certainement constitué sa plus grande souffrance pendant la période de la retraite et de la Marne.

Le 5 octobre, le 28^{ème} tente sur Loivre une attaque qui ne donne pas de résultat.

Brusquement, fin octobre, le régiment est relevé et mis en arrière du front, dans la région de Fismes, où courent des bruits de mouvement, par voie ferrée, pour aller prendre part à la "bataille de la course la mer" qui fait rage.

Puis, par étapes, c'est, le retour vers le front.

Le 31 octobre, le 28^{ème} régiment d'infanterie prend les tranchées de La Neuville et de Sapigneul. Il participe, dans la nuit même, à une action en liaison le 5^{ème} régiment d'infanterie, au Godat ; ce qui lui vaut les félicitations du général commandant le corps d'armée -

Ordre général 17 du 3^{ème} C.A. du 3 novembre 1914

Une très violente attaque sur le Godat et la Neuville a été, dans la nuit du 31 octobre, repoussée par les 5^{ème} et 28^{ème} régiments d'infanterie soutenus par l'artillerie.

Le général commandant le C.A. exprime sa reconnaissance aux unités qui ont pris part à cette action. Il signale tout particulièrement l'acte de solidarité du 28^{ème} régiment d'infanterie, qui venait de relever depuis quelques instants un autre corps dans les tranchées de la Neuville, et n'a pas hésité à se porter en avant pour venir en aide aux troupes de défense du Godat.

Le 3 novembre, après une préparation d'artillerie d'une violence inouïe, l'ennemi réussit à s'emparer de la tête de pont de Sapigneul, tenue par le 3^{ème} bataillon qui, le lendemain, rétablit la situation dans une attaque brillante où se distingue particulièrement le capitaine Lascroux, commandant la 10^{ème} compagnie.

Le secteur redevient ensuite relativement calme. Mais, fin novembre le 28^{ème} le quitte pour, tenir celui, plus agité, de Berry-au-Bac.

Ce secteur s'étend de la cote 108, aux mains des Allemands, jusqu'au delà de la ferme du Choléra. Son occupation est délicate pour de multiples raisons ; la cote 108 est pour l'ennemi un observatoire de premier ordre ; ensuite, la liaison entre les diverses sections est difficile puisqu'il est traversé, perpendiculairement aux lignes, par l'Aisne et deux canaux ; il est soumis, enfin à des bombardements violents et fréquents d'artillerie lourde et de torpilles ; la crue de l'Aisne vient encore y augmenter les difficultés en inondant les boyaux et les tranchées.

Le 20 janvier 1915, l'ennemi déclenche une violente attaque, caractérisée par la rapidité et l'intensité de la préparation, sur la Cimenterie (près de la cote 108) et la position dite des Canaux, et s'empare de ses objectifs ; la Cimenterie était reprise dès le 21, la position des Canaux le 23, par deux attaques remarquablement conduites. Le sous-lieutenant Depré, qui avait réoccupé la Cimenterie, le capitaine Cotinaud qui avait reconquis la position des Canaux, étaient nommés Chevaliers de la Légion d'honneur.

Voici notamment le texte relatif à la nomination du capitaine Cotinaud :

Choisi spécialement, avec sa compagnie pour mener une attaque particulièrement difficile et dangereuse en raison de la configuration du terrain et des feux auxquels il était soumis, a enlevé brillamment à la baïonnette, sans un cri, sans un coup de fusil, deux groupes de six tranchées ; a repoussé une violente contre-attaque parvenue à 2 mètres des tranchées qu'il venait de conquérir. A organisé, sous un bombardement violent, la position conquise.

(Ordre 571 D du G.Q.G. du 1^{er} février 1915)

Le général commandant le corps d'armée exprimait ainsi sa satisfaction du prompt et complet rétablissement de la ligne :

L'ennemi nous avait pris, à Berry-au-Bac, deux tranchées. Une première contre-attaque du 28^{ème} d'infanterie nous a rendu d'emblée la plus importante. Une seconde contre-attaque du même 28^{ème} d'infanterie nous a rendu la seconde.

Le général félicite les exécutants, ils ont marqué à l'ennemi que, devant lui, se trouvait une volonté supérieure à la sienne.

(Ordre général n 24, du III^{ème} C.A.).

Le 30 janvier, le 24^{ème} et le 28^{ème} échangeaient leurs secteur, échange qui devait se renouveler tous les mois.

Le 6 avril, une occasion est de nouveau donnée au 28^{ème} de se distinguer. Un coup de main sur la Cimenterie, minutieusement préparé avec la collaboration du génie et de l'artillerie de tranchée naissante, permettait de faire sauter une partie des bâtiments.

Le capitaine Lascroux, qui, depuis le début de la campagne, était pour sa troupe un modèle de courage et de calme, dirigeait l'opération ; il est cité à l'ordre de l'armée :

Chargé, le 6 avril 1915 d'un coup de main contre l'ennemi, a préparé avec une méthode et une intelligence remarquables cette opération, que la nature d'u terrain rendait très délicate. A su électriser et entraîner à l'assaut avec un élan et un ensemble admirables les exécutants qui atteignirent la ligne adverse, la bouleversant en partie et tuant un grand nombre des occupants.

(Ordre général N°102 de la V^{ème} armée, 8 mai 1945.)

Fin avril, la division est relevée.

Le régiment quitte les trous où il vivait depuis cinq mois, abandonnant les ruines de Berry-au-Bac et son petit cantonnement de rafraîchissement de Cormicy, pour revoir enfin des maisons entières et reprendre contact avec la population si accueillante de Fismes.

Après un court repos consacré. à des manoeuvres et des revues, la division embarquait, le 9 mai, et arrivait par chemin de fer dans la région de Corbie - Amiens d'où, par camions-auto, le 28^{ème} était transporté plus au nord, à Couturelle, derrière le front de la X^{ème} armée.

L'ARTOIS.

La X^{ème} armée venait de déclencher son offensive (9 mai) et c'est dans l'enthousiasme qui régnait à son arrivée dans cette région que le 28^{ème} connut l'ordre du général d'Urbal :

Soldats de la X^{ème} armée!

Notre offensive a heureusement débuté : 3.000 prisonniers dont 50 officiers, 6 canons, un nombre important de mitrailleuses sont vos trophées dans ces d'eux jours !

Le moment est venu de porter à l'ennemi le grand coup et de libérer définitivement notre sol de la présence détestée de l'envahisseur.

La France vous regarde et compte sur vous !

Hélas ! A peine ouverte, l'ère des succès était déjà close.

Après l'attaque victorieuse du XXXIII^{ème} corps, alors commandé par le général Pétain (notre ancien divisionnaire), le Boche s'était ressaisi ; il allait réagir violemment avec une artillerie puissante devant laquelle allaient se briser tous nos efforts.

La 11^{ème} brigade est mise à la disposition du général Lombard (43^{ème} D.I.), à Aix-Noulette.

Du 15 au 21 mai, le 28^{ème} est engagé à Notre-Dame-de-Lorette. Ses tentatives d'attaque sont anéanties par un feu sans précédent. Le 16 mai, la compagnie Fitte repousse une violente attaque avec une vigueur et un brio qui forcent l'admiration du 10^{ème} bataillon de chasseurs à pied, en ligne avec elle.

Mais le régiment, très éprouvé, est relevé. Il se reconstitue et, le 25, il remonte en ligne pour un nouvel effort. Il faut s'emparer du bois Carré et de la triple tranchée des Saules, noms qui resteront glorieusement mais tragiquement fameux dans les annales de la 11^{ème} brigade.

Le 26 mai, le 28^{ème} reprend l'attaque menée la veille par le 24^{ème} et qui a échoué. Il n'est pas plus heureux. Le lieutenant-colonel Capitant est blessé, les cadres sont anéantis, les pertes énormes.

Un dernier effort est demandé au bataillon Hislaire. Le Deschamps, qui commande la 12^{ème} compagnie, reçoit l'ordre d'attaquer encore. *" J'irai, dit-il au commandant, je serai tué, mais au moins que ma mort soit la dernière de la journée ! "* Il commence à gravir l'échelle de franchissement et tombe frappé d'une balle à la tête...

C'est fini !

Le 28^{ème} est relevé. Son audace, son entrain, sont venus se briser contre un adversaire plus nombreux et formidablement organisé ; 21 officiers et 1.000 hommes sont tombés dans une après-midi.

Seule, la compagnie Jérôme, a pu atteindre les tranchées allemandes et progresser dans l'intérieur du bois Carré. Mais, prise sous un violent bombardement, contre-attaquée de tous côtés, elle est rejetée à la nuit dans nos tranchées.

Le capitaine- Jérôme était fait chevalier de la Légion d'honneur.

Le général commandant en chef adressait ses félicitations à la 11^{ème} brigade pour sa conduite au feu dans le secteur de la 48^{ème} division d'infanterie.

Le général commandant la X^{ème} armée, à l'occasion du retour des éléments dispersés sur le front, écrivait au général commandant le -corps d'armée que, *" Partout où elles ont été engagées, les troupes du III^{ème} Corps se~sont fait justement apprécier "*.

NEUVILLE-SAINT-VAAST.

Relevé dans la nuit du 27 au 28 mai, le régiment, commandé par le lieutenant-colonel Bolier, va connaître jusqu'au 15 juin un repos réparateur employé à la reconstitution des cadres et à l'incorporation de la classe 1915.

Le 15 juin, il est à Agnez-les-Duisans où il est prêt à intervenir dans une dernière tentative de percée vers Ablain-Saint-Nazaire.

Il n'est pas appelé à marcher et, jusqu'au 3 juillet, il connaît de nouveau le repos à Fresnicourt et Valhuon.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, il vient prendre position dans le secteur de la Targette, au nord de Neuville-Saint-Waast.

C'est un secteur rude, théâtre de combats acharnés depuis un mois et demi, et où vient de se distinguer la 5^{ème} division, que le général d'Urbal devait appeler la " *division de Neuville-Saint-Vaast* ".

Rien n'est organisé. Il faut tout créer : abris, boyaux de communication. L'ennemi, qui connaît parfaitement la région, la bombarde avec une violence inouïe. C'est l'époque où les drachens plongent leurs regards sur le secteur, appelant leur artillerie dès que la moindre occasion se présente de tirer.

Les travaux se poursuivent quand même.

Le 11 juillet, le régiment est relevé. Une nouvelle incroyable l'attend à son arrivée au cantonnement : des permissions vont être accordées !

On ne peut y croire. Cependant, et semblant hésiter, les premiers permissionnaires s'en vont prendre le train qui va les mener dans leur famille.

Encore une période de secteur, puis, le 25 août, c'est le départ pour le grand repos dans la région de Saint-Pol, à Nuncq. Le régiment y reste jusqu'au 21 septembre. Il y subit un entraînement intensif en vue d'une prochaine offensive à laquelle la division doit prendre part. La préparation est minutieuse : la position à attaquer est figurée, grandeur réelle, sur le terrain.

Le général Foch vient lui même exposer aux cadres la mission à remplir.

Le moral est superbe. On a foi dans le résultat de cette nouvelle poussée ; on parle d'une débauche d'artillerie sans précédent. Nous ne serons pas seuls à attaquer : à notre gauche, les Britanniques déclencheront une offensive et, sur un théâtre plus éloigné, en Champagne, une offensive de plus grande envergure encore doit être menée. Le temps superbe permet toutes les espérances.

Dans la nuit du 21 au 22, le régiment, dont les hommes viennent d'être munis du nouveau casque, monte en secteur devant la crête de Vimy, face à son objectif : les Cinq-Chemins, le bois la Folie;

Jusqu'au 24 septembre, c'est la préparation : l'artillerie ouvre un feu d'enfer, les derniers travaux sont poussés, activement.

Malheureusement, le 24 au soir, éclate un orage terrible, qui transforme les boyaux en fondrières. Les hommes sont trempés, alourdis par la boue qui s'accroche aux vêtements. Néanmoins les parallèles de départ sont garnies, les nouvelles de succès en Champagne et des succès des Anglais à Loos y parviennent.

C'est avec enthousiasme, le 25 septembre, à l'heure H (midi25), après une action de lance-flammes menée par les pompiers de Paris, que la première vague franchit le parapet dans un superbe élan.

Mais l'artillerie, malgré son effort, n'a pas opéré une destruction suffisante. Certaines organisations ennemies tiennent toujours, notamment la barricade des Cinq-Chemins.

Le commandant Hislaire, qui commande son bataillon depuis septembre 1914, est tué en enlevant ses hommes. Le commandant de Montluc est blessé. Au 24^{ème}, le colonel Pineau est blessé dans une lutte à la grenade.

Jusqu'au 27 septembre, le régiment va s'user dans des attaques partielles.

Le 28, à 13 h. 40, sur un nouvel ordre, l'attaque générale est reprise. Cette fois, c'est en dehors des boyaux, sur la plaine, que la progression s'effectue avec un élan remarquable. Le commandant Saugé, le capitaine Frémont sont blessés. Mais les objectifs sont atteints : la barricade des Cinq-Chemins, le Chemin Creux, les Vergers de la Folie sont tombés entre nos mains avec un nombreux matériel et plusieurs centaines de prisonniers. Des prodiges d'héroïsme ont été accomplis : le colonel Roller, renversé par l'éclatement proche d'un obus de 150 conserve néanmoins son commandement. Le soldat Winkel, de la 10^{ème} compagnie tue de sa main un officier qui refusait de se rendre et atteint avec son escouade l'artillerie ennemie dans le bois de la Folie. Le soldat Foucaux, de la 10^{ème} compagnie, séparé de son

unité et chargé d'une mission de liaison arrive dans une compagnie voisine au moment où celle-ci se porte à l'assaut : il s'élance avec elle et se distingue dans cette attaque

Le 1^{er} octobre, le régiment était relevé. Mais, pour permettre une dernière tentative, un nouvel effort lui était demandé. Avec des effectifs très faibles, presque sans cadres, il tenait, du 6 au 11 octobre la région de Roclincourt, partie plus calme de ce front endiable.

Le 11 octobre, il était mis définitivement au repos.

Le général Jacquot, commandant la division, justement fier de ses régiments, leur adressait un ordre de félicitations.

La division rentre du front dans ses cantonnements de repos. Après avoir conquis de haute lutte trois lignes successives de tranchées ennemies formidablement défendues.

Dans la bataille, les quatre régiments d'infanterie ont rivalisé d'élan, de bravoure et d'héroïsme.

Le général commandant la D.I. leur adresse ses félicitations et l'hommage de son admiration.

Il salue leurs drapeaux qui se sont couverts d'une nouvelle gloire.

Il s'incline respectueusement devant les tombes de ceux qui sont morts pour la patrie et forme les vœux les plus ardents pour la guérison rapide des blessés.

Il convie tous ceux qui sont restés debout à s'entretenir dans la volonté d'arracher définitivement la victoire à l'ennemi détesté.

(Ordre général N° 63 de la 6^{ème} D.I. du 9 octobre 1915)

Tout le III^{ème} Corps d'armée, d'ailleurs, s'était magnifiquement conduit. Une citation à l'ordre de l'armée couronnait ces journées de lutte acharnée :

Le général commandant la X^{ème} armée cite à l'ordre de l'armée le III^{ème} corps d'armée :

Sous le commandement de son chef, le général Hache, a fait preuve au cours des attaques des, 25, 26, 27 28 septembre, de remarquables qualités d'entrain, de vigueur et de ténacité et a enlevé une importante partie de la position ennemie.

(Ordre n° 107 de la X^{ème} armée, du 29 septembre 1915.)

LA SANTERRE **(octobre 1915 – février 1916** **Méharicourt**

Après quelques jours de repos, le 21 octobre, le 28^{ème} régiment d'infanterie est embarqué en chemin de fer à Frévent et débarque à Guillaucourt pour relever, dans le secteur d'Harleville, des éléments de l'armée britannique.

C'est un secteur calme, où le régiment se reconstitue. Il le quitte, le 12 novembre, pour passer quelques jours de repos à Cain.

Le 30, il entre dans le secteur de Frise.

C'est un secteur délicat. La ligne, adossée au canal, que des marais séparent de la Somme, est jalonnée dans sa partie nord par de véritables cratères; on y mène la guerre de mine.

La région des entonnoirs et le mont Blanc sont les points les plus sensibles. Le bombardement est sérieux. Pas d'action d'infanterie; mais toujours les coups sourds des mines se font entendre, sous les défenseurs...

Cependant aucune attaque ne se produit.

L'action se déclenchera seulement le 28 janvier, sur le 129^{ème} régiment d'infanterie (5^{ème} D.I.) qui vient, dès le 12 décembre, relever le 28^{ème} régiment d'infanterie et lui permettre, ainsi, de prendre jusqu'au 11 janvier, à Villers-Bretonneux, un repos bien gagné.

Le 11 janvier, occupation du secteur de Méharicourt - Maucourt.

C'est un secteur de moyenne activité, mais où la vigilance des adversaires est toujours en éveil. C'est la période où l'artillerie, toujours plus savante, peut prendre à parti et faire taire une mitrailleuse qui gêne nos travailleurs. L'étude du tir indirect de mitrailleuses est entreprise et poussée activement par le colonel lui-même.

Les patrouilles sont nombreuses. On a l'impression que l'ennemi cherche à recueillir des renseignements. Le 21 février, en même temps qu'il déclenchait sa grande attaque sur Verdun, le Boche faisait sur notre front une diversion importante précédée d'un barrage violent et d'une l'émission de nappes gazeuses.

A 5 heures du matin, le sifflement caractéristique de l'émission se faisait entendre. La première ligne et les mitrailleuses ouvraient aussitôt un feu d'une intensité inouïe.

Ce n'est que derrière une quatrième vague gazeuse, que l'ennemi tente d'aborder les lignes, mais il est rejeté par l'intensité de notre feu. Il ne renouvellera pas sa tentative.

Heureusement ! Car, au fur et à mesure que passent les heures, l'indisponibilité des éléments atteints par les gaz va toujours croissant. Les hommes tombent un à un, asphyxiés, ou vomissant, empoisonnés. Telle compagnie qui, tout à l'heure, signalait des pertes infimes, téléphone maintenant que 60 % de son effectif sont hors d'état de tenir la tranchée:

Les gaz, lourds, traînent encore dans le fond des boyaux et des abris, où se sont réfugiés les blessés. L'aspect du secteur est lamentable.

Cependant le 1^{er} bataillon relève en plein jour et sans une perte le bataillon Gonthier. Le capitaine Jérôme qui le commande, tient avec une section le secteur d'une compagnie ; ses hommes qui craignent une nouvelle attaque, des gaz, ne connaissent aucun repos. Les abris sont encore inhabitables et c'est dehors, assis dans la neige, sur la banquette de tir réparée à la hâte, que les hommes attendent jusqu'au 28^{ème} février la relève imposée par la réduction considérable des effectifs : 10 officiers, 500 hommes ont été intoxiqués dans cette affaire. Mais l'attaque avait complètement échoué.

Une mention particulière doit être faite de la conduite des mitrailleurs. Ceux-ci méritent tous les éloges : la puissance et la précision de leur " tir direct " ont brisé l'élan des vagues d'assaut allemandes ; le " tir indirect " organisé par le colonel a rendu intenable les places d'armes de l'ennemi et interdit l'arrivée de ses renforts.

Le service de santé, dirigé par le docteur Trançon, a été digne de tous les éloges.

Le général Dubois, commandant la VI^{ème} armée, dans un ordre général, exprimait sa satisfaction aux défenseurs de Maucourt.

Le général commandant la VI^{ème} armée exprime sa satisfaction aux unités des 6^{ème} division d'infanterie et 16^{ème} division d'infanterie coloniale qui ont été sous le coup d'une émission de gaz, pour la vigilance dont leurs fractions avancées ont fait preuve, et qui ont permis d'enrayer l'attaque allemande du 21 février 1916.

(Ordre général N° 924, du 21 février 1916, VI^{ème} armée.)

Le général Berdoulat, commandant le I^{er} corps d'armée colonial joignait à cet ordre l'expression de sa propre satisfaction:

VIC-SUR-AISNE

Enlevé en camions auto, le 28^{ème} régiment d'infanterie est amené dans la région de Pierrefonds - Soissons, où il va être employé, pendant le mois de mars, à exécuter des travaux de deuxième ligne dans la région Attichy -Vic-sur-Aisne.

Il est voisin du 228^{ème} régiment d'infanterie. Depuis Guise, les deux régiments frères ne s'étaient pas rencontrés.

Mais- bientôt, la défense de Verdun réclame le III^{ème} corps d'armée.

Le régiment, embarqué à Pierrefonds fin mars, va faire maintenant partie de la II^{ème} armée, l'armée de Verdun.

Ses effectifs sont au complet, ses cadres reconstitués. Il est prêt à soutenir l'effort bien rude qu'on attend de lui dans la 'formidable lutte qui depuis le 21 février, se déroule devant Verdun.

VERDUN.

I - Du 8 avril au 27 avril 1916.

Le régiment, embarqué le 29 mars à Pierrefonds, débarque le lendemain à Sainte-Menehould.

Après quelques jours de repos à Élise et Daucourt, il s'achemine sur Verdun par Passavant, où il défile devant le monument élevé aux mobiles massacrés en 1870.

La bataille, commencée le 21 février, continue toujours avec autant d'acharnement et le roulement continu du canon apprend à tous dans quelle atmosphère il va falloir vivre, lutter et peut-être mourir pour fermer à L'ennemi les portes de Verdun.

La nuit; le ciel rougeoit comme incendié par les multiples "départs". Le spectacle est grandiose, mais il ne peut intimider ceux qui, tant de fois, ont lutté en Belgique, en Champagne, en Artois et qui, hier encore, pendant l'attaque des gaz de Méharicourt, opposaient à l'ennemi leur ténacité et leur endurance héroïque.

Le 8 avril, les bataillons Meyer et Ollié vont prendre position au sud-ouest du fort de Vaux ; le bataillon Gonthier reste en réserve au tunnel de Tavannes.

Le secteur occupé par le régiment est des plus agités et va devenir universellement célèbre. La grande bataille bat toujours son plein ; il n'y a qu'un mois et demi qu'elle est commencée, et l'ennemi n'a pas renoncé, tant s'en faut, à son audacieux projet. Maître du fort de Douaumont, observatoire de premier ordre, il espère user notre résistance et nous écraser.

Le fort de Vaux, dont nous occupons les redoutes R, R2, R3, est un des buts principaux et immédiats de l'ennemi.

Le bombardement est ininterrompu : les plus gros calibres (380 et 420) s'acharnent sur les forts et les redoutes en interdisent l'accès, crevant les voûtes et tachant de rendre intenable la position.

Les issues du tunnel et du fort de Tavannes sont bombardées en permanence, et cependant, chaque nuit, de multiples corvées montent vers les lignes, portant aux combattants le ravitaillement en vivre et munitions.

Au Cabaret, les cuisines roulantes arrivent chaque nuit, impatiemment attendues par des hommes de corvée qui, après avoir rempli leurs bidons et un bouthéon, remontent vers les lignes à travers les tirs de barrage.

Ces tirs atteignent une intensité exceptionnelle, et bien souvent rendent la liaison presque impossible. Le travail d'organisation de boyaux exécuté de nuit par les unités de soutien au prix

d'efforts sans nom, est bouleversé et anéanti le lendemain. Les brancardiers doivent déployer un courage surhumain

Pour porter leur précieux mais pesant fardeau à travers un terrain chaotique, constamment sous le feu de l'artillerie.

Les routes ne sont qu'une succession de fondrières, jalonnées par des cadavres d'hommes et de chevaux. Les bois sont devenus des champs d'entonnoirs et, même loin en arrière, là où il reste des arbres, bien peu ne porte pas trace d'éclats d'obus, car le marmitage est très étendu. Les casernes Bevaux et le faubourg Pavé sont complètement arrosés La zone bombardée s'étend sur une profondeur inconnue jusqu'alors.

Le temps, lui aussi, nous est contraire ; il fait froid et il pleut La boue d'eau glacée remplit les trous d'eau qui constituent la première ligne, envahit les tranchées et les boyaux (quand il y en a), recouvre les routes, les nivelant d'une façon factice et rendant plus ardues les communications.

Les cas de gelure aux pieds sont fréquents et viennent ajouter au feu de l'ennemi pour décimer le régiment.

Cependant on tient. En ligne, des hommes alourdis par la boue se traînent, le soir, après une journée de bombardement intense qui, a, de place en place, comblé le semblant de tranchée et réduit le nombre des combattants. Mais les survivants, moitié assourdis par la canonnade, tentent de relever, le parapet et ne quittent la pioche que pour prendre les armes.

Le fusil rouillé rempli de terre, n'est bien souvent entre les mains qu'une arme inutile. Par contre, les grenades sont rangés soigneusement et rangées en petit tas, couvés jalousement par les hommes qui mettent en elles leur suprême espoir de défense.

Les redoutes R1 et R2 offrent à l'ennemi des cibles parfaites ; aussi son artillerie lourde s'emploie-t-elle à les écraser sans répit.

Le 10 avril, un 380 pénètre dans l'abri du projecteur, y tue le commandant Meyer, le sous-lieutenant Grenier et un grand nombre d'hommes de liaison. Le capitaine Jérôme, adjudant-major, est grièvement blessé.

Tous ceux qui sont dans cet enfer peuvent presque se considérer comme sacrifiés. Cependant, jamais une pensée de lâcheté ou de désespoir ne vient hanter l'esprit du soldat. Chacun sent toute la grandeur de sa tâche et pense entre tous les régiments on a choisi le sien pour être, à cette heure, le rempart vivant de la France ; il sera digne de la confiance qu'on lui accordée.

Sa volonté, obstinément tendue vers le grand devoir saura surmonter toutes les souffrances physiques et morales.

Le mot d'ordre du général Pétain : « Ils ne passeront pas », deviendra une réalité grâce à l'abnégation sublime du combattant.

Tout à l'action, le soldat d'alors ne connaît guère le «cafard », cette maladie de l'arrière. Tel a parfois des mots qui font oublier le tragique de la situation.

Un obus arrive et fait ébouler sur le soldat Petit une partie de la tranchée. Comme toujours, les camarades se hâtent de venir au secours de l'enseveli qui, une fois la tête sortie de l'amas de terre, s'empresse de dire comme premier remerciement : « Eh ! Les amis, donnez-moi vite mon casque, j'ai peur d'attraper froid à la tête. » Son désir une fois satisfait, il dirige par ses conseils les travaux de dégagement et refuse de ce faire évacuer. (Le caporal Winckel de la 10^{ème} compagnie, déjà cité pour sa belle conduite devant la Folie en septembre 1915, devait trouver une mort glorieuse, en juin 1916, devant Souville.)

Le sous-lieutenant Simon, de la 10^{ème} compagnie, séparé de sa section par un éboulement, cherche à rétablir un semblant de liaison : l'optique, l'acoustique sont illusoire dans le vacarme et la fumée, mais les messages lestés savent encore atteindre un de ses sergents : Brunet, qui, par le même moyen, lui répond au milieu du fracas des obus : « Pour la section,

R. A. S. », secteur calme, tous les gros noirs tombent sur la tranchée de la 9^{ème} » Or la 9e tenait exactement le secteur voisin de quelques mètres

Chaque nuit, il est une heure plus tragique que les autres. C'est celle où la patrouille surgit des trous d'obus pour aller, dans le noir, tenter de connaître les positions de l'ennemi et préjuger de ses intentions. Quand elle rentre au complet, sans blessés, un soupir de soulagement s'exhale de toutes les poitrines. « Vous aimez donc bien cette forme de danger ? » demande-t-on un jour à un patrouilleur volontaire, le caporal Winckel. « Pas trop, mais je suis sportif et, après le repas, j'aime bien faire un petit peu d'exercice, c'est pour cela que je vais faire ma promenade nécessaire à la digestion ! »

Mais, à tenir un si dur secteur, les pertes du régiment étaient telles que, le 27 avril, il était relevé des lignes et allait prendre, à Villotte-devant-Saint-Mihiel, un repos bien gagné.

VERDUN.

II - Du 24 mai au 6 juin 1916

Le 24 mai, le régiment, reconstitué avec la classe 1916, reprend la route de Verdun.

L'ennemi, exaspéré par nos contre-attaques répétées et victorieuses (la 5^{ème} D.I. venait de reprendre Douaumont), veut briser à tout prix et le plus tôt possible une résistance qu'il sent s'accroître tous les jours. Ses attaques se font plus violentes, le bombardement devient plus redoutable : " Le kaiser a donné des ordres pour qu'avant le 15 juin le drapeau allemand flotte sur Verdun " !

Le 25 mai, le bataillon Gonthier entre en secteur derrière le 24^{ème} régiment d'infanterie, à environ 1 kilomètre au nord du fort de Souville. La compagnie Duché occupe le retranchement R4, au sud-ouest de l'étang de Vaux.

Le secteur est encore plus bouleversé qu'en avril ; aucune organisation n'étant possible, les troupes sont dans des conditions fort précaires. Les sections, les escouades isolées dans des trous d'obus hâtivement aménagés, n'ont entre elles aucune moyen de liaison sûr. Le soir, chacun tâche d'entrer en relations avec ses voisins pour connaître la situation.

Le 31 mai, celle-ci devient tragique.

Un bombardement effroyable transforme la position en un chaos indescriptible, mettant hors de service la plus grande partie des mitrailleuses et ensevelissant un grand nombre de défenseurs. Toutes les liaisons sont coupées.

Le 1^{er} juin, à 4 heures, l'ennemi attaque, pensant bien qu'après une telle débauche d'artillerie toute résistance serait anéantie.

Cependant, dès que ses colonnes denses se précipitent sur la position, les défenseurs se dressent et lui font payer cher sa tentative. Un moment il reflue. Mais, avec l'opiniâtreté qui fut (dans un camp comme dans l'autre) la caractéristique de " la lutte pour Verdun ", l'assaut recommence avec des éléments sans cesse renouvelés. L'ennemi réussit à submerger nos premières lignes : le bataillon Gonthier est presque entièrement anéanti, suivant ainsi le sort du 244^{ème} régiment d'infanterie.

La situation est critique. Par la brèche ainsi pratiquée dans le système défensif, l'ennemi s'infiltré, par le bois de la Caillette, jusqu'au ravin du Bazil. La position du R4 est tournée, le sous-lieutenant Koch se dégage à la baïonnette et tombe mortellement blessé.

Spontanément, le bataillon Dherse (qui est en soutien) contre-attaque : ses effectifs sont réduits en un instant (le capitaine Guillebot reste avec une compagnie de 8 hommes).

Le bataillon Ollié, en réserve à Verdun, monte en plein jour, traversant les barrages de 380. Le commandant Ollié est tué en prenant connaissance de l'ordre d'attaque.

Pendant les journées des 2 et 3, juin, c'est le corps à corps. La chaleur augmente encore les souffrances des hommes qui, dans la fumée et sous les obus, luttent sans cesse et tâchent de repousser un ennemi très supérieur en nombre.

Le 3 juin, après une nouvelle contre-attaque, il est manifeste qu'une action offensive menée avec des troupes aussi éprouvées n'obtiendra pas la reprise du terrain perdu.

Alors on s'accroche au sol et, sous le bombardement, une tranchée (la tranchée des Carrières) est ébauchée. Jamais un tel travail n'avait été demandé à des hommes aussi exténués et privés de ravitaillement depuis quatre jours.

Cependant, cette résistance opiniâtre avait brisé l'élan de l'ennemi, qui se vengeait de son échec par un pilonnage qui ne laissait pas un mètre de terrain sans obus.

Le 5 juin, les survivants du régiment passaient en seconde ligne et embarquaient, le 12, pour Ligny-en-Barrois, puis Velaines.

Pour la seconde fois, le 28^{ème} avait barré à l'ennemi le chemin si convoité de Verdun. Ses pertes étaient considérables, mais il avait noblement rempli son devoir.

Le général en chef, de passage à Verdun, mettait à la disposition du général commandant la division des croix de chevalier de la Légion d'honneur et des médailles militaires destinées à être remises en son nom aux officiers, sous-officiers et soldats qui s'étaient particulièrement distingués. Le général Pont remerciait le commandant en chef de la bienveillance marquée par lui à la division en reconnaissance du rôle de "dévouement et d'abnégation" qu'elle avait été appelée à jouer sur le front de Verdun.

Le capitaine Papembourg recevait une des croix ; deux médailles attribuées au 28^{ème} allaient, l'une à l'adjudant Hamelin, l'autre au caporal Caroué.

La conduite magnifique du 1^{er} bataillon lui valait une citation à l'ordre de l'armée.

Le 1^{er} bataillon du 28^{ème} régiment d'infanterie.

"Chargé de l'occupation d'un secteur important et ayant, dès le premier jour, perdu son chef de bataillon et une partie de ses cadres, sous le commandement du capitaine Dherse, a montré un haut sentiment du devoir en tenant seize jours, presque sans abris sous de violents bombardements. A repoussé deux attaques en inspirant jusqu'au bout pleine confiance en sa force de résistance (avril 1916). A donné de nouvelles preuves de sa valeur militaire aux affaires du 1^{er} au 4 juin, pendant lesquelles il a arrêté l'ennemi par une contre-attaque et maintenu son front, malgré les pertes élevées."

(Ordre général n° 2196, 18 juillet 1916, II^{ème} armée.)

ROUVROIS-SUR-MEUSE.

(Juin - décembre 1916.)

Le 28^{ème} régiment d'infanterie reste dans le Barrois une douzaine de jours qui sont employés à sa nouvelle organisation.

Désormais, les régiments sont composés de 3 bataillons comprenant chacun 3 compagnies d'infanterie et 1 compagnie de mitrailleuses. Les 4^{ème}, 8^{ème}, et 12^{ème} compagnies de tous les régiments de la division d'infanterie constituent à la fois un centre d'instruction et une réserve à portée immédiate et à la disposition du général de division : le "dépôt divisionnaire" qui s'appellera plus tard le "centre d'instruction divisionnaire".

Le commandant du dépôt divisionnaire de la 6^{ème} division d'infanterie (le D.D. 6) est confié au lieutenant-colonel Nicolas, du 28^{ème} régiment d'infanterie.

Le 24 juin, sans avoir été reconstitué, ni en cadres ni en hommes, le 28^{ème} est enlevé en auto pour aller tenir le secteur calme de Rouvrois-sur-Meuse, où il pourra à la fois se reconstituer et s'instruire tout en tenant sa part du front.

Il monte la garde devant la trouée de Spada, sous l'oeil des observatoires allemands du camp des Romains, voyant lui-même Saint-Mihiel où, à la jumelle, on peut suivre la circulation de la population civile dans les rues.

Le séjour de Rouvrois est vraiment réparateur.

La vision de désolation qu'offrait le paysage lunaire de Verdun est effacée par la vue des herbes hautes et des fleurs qui couvrent le secteur. Les appellations sèches de R2 sont remplacées par telles plus agréables de " Violette " ou " Marie-Louise " (tous les postes du secteur portent des noms de femmes ou des noms de fleurs) ; le ravin des " Gros-Noirs " n'a de terrifiant que le nom : il n'y tombe que très rarement un 77, dont l'arrivée ne dérange même pas- les joueurs (le bouchon ou les dormeurs).

C'est dans ce secteur calme que, par l'arrivée de renforts successifs, le 28^{ème} se reconstitue, s'aguerrit, apprend à se servir du fusil-mitrailleur (F.M.) dont les unités d'infanterie commencent à être dotées.

Mais on entend toujours, à gauche, le grondement ininterrompu du canon de Verdun : Douaumont est repris, le fort de Vaux tombe entre nos mains.

On parle d'une grosse affaire en préparation, à laquelle la division doit prendre part.

Le 24 novembre, le régiment est relevé. " Où va-t-on ? Le nom de Verdun est sur toutes les lèvres ; mais on n'ose y croire. Trois fois ! Non, ce n'est pas possible !

La Somme ? Hum ! Mieux vaudrait peut-être Verdun ! On connaît déjà ce coin-là, et puis le Boche vient d'y être maté !

VERDUN.

III. - Décembre 1916-Janvier 1917.

Du 25 novembre au 14 décembre, le 28^{ème} stationne dans les villages de Neuville-en-Verdunois et Longchamps-sur-Aisne, cantonnements peu agréables et où sévit un froid rigoureux.

L'ordre général n° 195 de la 6^{ème} division d'infanterie, du 10 décembre, vient fixer chacun sur la destinée du régiment.

Officiers, Sous-officiers et Soldats de la 6^{ème} division d'infanterie !

Vous êtes appelés à combattre à nouveau sur le terrain de vos anciennes luttes.

En vous portant en ligne, vous franchirez les ravins, vous traverserez les bois que vous avez vaillamment défendus à deux reprises, puis vous les dépasserez.

C'est que l'ennemi, dont votre résistance avait brisé les furieuses attaques, a dû subir les terribles effets de nos gros canons et soutenir le choc de glorieux camarades: moins tenace que vous, il a reculé devant leur élan superbe, perdant en quelques heures le fruit de pénibles efforts.

Vous trouverez, vous aussi, l'occasion de le culbuter et vous vous montrerez aussi hardis dans l'attaque que vous avez été fermes dans la défense.

Vous ajouterez ainsi une gloire nouvelle aux drapeaux de vos régiments et vous couronnerez l'oeuvre commencée par vous au début d'avril dans la bataille pour la garde de Verdun, l'immortelle cité !

Le 16, les autos viennent nous prendre, et, le soir même, on est à Haudainville d'où l'on gagne à pied, en pleine nuit, des positions de réserve en arrière de la caserne Marceau.

Cependant la 133^{ème} division d'infanterie (général Passaga) a rempli sa mission : le fort de Douaumont est largement dégagé, l'ennemi a perdu ses observatoires du plateau d'Hardiment.

La 6^{ème} division d'infanterie, alors, relève la 133^{ème}. Elle occupe les nouvelles positions qu'elle doit organiser, tout en subissant la réaction, et tenir contre tout retour offensif ennemi. Les ouvrages de Bezonvaux, d'Hardaumont, les ravins du Pré, du Muguet et de la Plume sont les points fameux du secteur dont la garde incombe au 28^{ème}.

Les troupes relevées s'étaient établies, en fin de progression, dans des entonnoirs creusés par les obus de gros calibres. Il va falloir réunir ces différents éléments, les aménager en tranchées, créer des boyaux : en un mot, organiser le chaos !

La pelle et la pioche vont être maniées activement jusqu'aux premières heures du jour. De l'ardeur au travail dépend non seulement le salut personnel, mais encore la conservation de la position ; aussi tout le monde, oubliant sa fatigue, se met à l'oeuvre dans une terre détremée, remuée par les obus et dont toutes les parties se dissocient rapidement réduisant à rien le travail de plusieurs jours.

Quand, la nuit, un rayon blafard vient éclairer la tristesse de ce paysage désolé où fut jadis un bois dont il ne reste plus que, par place, un tronc calciné par les obus, tout le monde s'immobilise dans, la boue glacée et attend...

Pas longtemps ! Car les premiers sifflements d'obus de gros calibres arrivent aussitôt, s'acharnant sur l'espèce de taupinière qui signale, au loin, ce qui fut la redoute d'Hardaumont et balayant ensuite l'ensemble du plateau, coupant les pistes, détruisant les repères qui guidaient les corvées.

La première ligne est copieusement arrosée.

Les circonstances atmosphériques nous sont encore contraires ; après une petite pluie fine qui vient imprégner les vêtements, la température s'abaisse brusquement, et c'est en grelottant que l'homme de première ligne attend le soir pour pouvoir réparer son trou.

C'est toujours Verdun, c'est-à-dire le point du front où les souffrances physiques semblent s'accumuler, et cependant nul ne se plaint de son sort.

Chaque soir, des corvées partent des lignes pour aller chercher du ravitaillement. Les hommes qui les composent ne sont pas les moins méritants. Dans les premiers jours, c'est vers le ravin de la Fausse Côte que ces caravanes se dirigent, car les cuisiniers de compagnie ont tenté, malgré les bombardements et les installations précaires, d'établir là leurs cuisines afin de donner aux combattants quelques aliments chauds. Plusieurs d'entre eux payent de leur vie cette audace, aussi doit-on se contenter de Chambouillat.

Chambouillat ! Nom qui passera certainement à la postérité!

C'est celui d'un brave chef de bataillon du 74^{ème}, tombé dans cette région à la tête de son bataillon. Mais c'est aussi celui qu'avait pris le dépôt de vivres, qu'audacieusement l'intendance était venue installer dans ce ravin et où les hommes trouvaient abondamment les vivres de toute nature et même le tabac...

Parfois, sur le plateau d'Hardaumont, s'abattait un véritable déluge de fer qui forçait les corvées à se terrer. C'est ainsi qu'un jour, des sapeurs du régiment s'introduisirent précipitamment dans un poste où, le bombardement durant, la conversation vint à porter sur le défilé sous l'Arc de triomphe (que ces braves gens croyaient proche).

Combien de temps durerait-il ce défilé ? Dans quel ordre se ferait-il.?

On ne sait pas encore car une accalmie du tir permit à nos sapeurs de reprendre leur corvée interrompue.

Noël n'apporte aux hommes en lignes qu'un léger bombardement.

Le 28 décembre, un brouillard dense enveloppe le plateau, amortit les bruits et aveugle les observatoires d'artillerie. L'Allemand lance alors des reconnaissances sans succès.

Le temps est toujours mauvais, rendant difficiles les communications ; pour descendre du plateau dans le fond du ravin de Cologne, il faut nager dans un véritable fleuve de boue où, à tout instant, on craint de disparaître ; ceci n'est qu'un des côtés de la situation, l'autre ne vaut guère mieux, car quiconque se promène quelque peu sur le sommet n'est pas longtemps sans entendre siffler les obus.

Cependant, malgré le danger, un promeneur continue à arpenter le plateau, sa silhouette est nettement dessinée sur le bord ; déjà un obus a éclaté non loin de là, mais il ne semble pas y prendre garde. D'une des entrées du camp de Cologne, un avis assez impératif monte vers lui : Eh ! Attention mon vieux, ce n'est pas l'heure de se promener, tu vas faire arriver des

marmites. Penses-tu ? répond, sceptique, le promeneur. La sentinelle est exaspérée : Si tu tiens à te faire casser la figure, je ne veux pas être repéré pour toi ; décampe en vitesse. Allons, cela suffit. Va me chercher ton commandant de compagnie !

Un gros noir tombant sur la tête du factionnaire n'aurait pas fait plus d'effet que cette déclaration du colonel Pineau, commandant alors la brigade.

Dans ce secteur pénible, il y a cependant quelques heureux : ceux qui ont la chance de trouver place au camp de Cologne. Ils admirent ironiquement la prévoyance du Boche qui leur a préparé des abris où il a laissé des provisions et des cigares en abondance. L'existence d'une source au camp simplifie la corvée d'eau pour ses habitants.

Le 1^{er} janvier, les compliments sont brefs. Le 3, les Allemands envoient leurs étrennes : des obus suffocants et du 210 !

La neige tombe en abondance et vient augmenter les souffrances de tous.

Enfin, le 14 janvier, le régiment est définitivement relevé de Verdun. Il défile, à Seigneulles, devant le colonel commandant la brigade. Tous sont fiers du devoir accompli. Des souvenirs matériels : casques de guetteurs, fusils, masques contre les gaz, viennent pour beaucoup rappeler les heures écoulées où, pour la première fois depuis l'Artois, nous marchions sur un sol délivré de la souillure allemande.

LE CHEMIN-DES-DAMES.

Après une période d'instruction au camp de Gondrecourt (janvier et février 1917) et une période de travaux dans la région nord de Lunéville, à Einville (mars 1917), le régiment embarque en chemin de fer près de Nancy et vient stationner au sud de Château-Thierry.

Le 1^{er} avril, la division a terminé sa concentration. Elle fait partie de la X^{ème} armée qui doit participer à l'offensive en préparation. Elle a subi au camp de Gondrecourt, une instruction intensive en vue de l'exploitation du succès espéré.

Le général de Barescut, qui la commande et en a dirigé l'instruction, a la confiance de tous. Chacun sait de quelles hautes connaissances il a fait preuve à l'état-major de l'armée de Verdun. Sa bravoure est connue du poilu qui l'a rencontré souvent, vêtu d'une capote boueuse, entre Souville et Hardaumont.

Le 16 avril, à midi 20, la progression des troupes d'exploitation est arrêtée. Le 28^{ème}, qui a atteint Baslieux-les-Fismes, fait demi-tour et vient réoccuper ses cantonnements au sud de Fère-en-Tardenois.

Le 4 mai, la division est constituée sur le type des divisions à 9 bataillons d'infanterie.

Le 5^{ème} régiment d'infanterie (qui s'est illustré au Godat en 1914) la quitte ; le 24^{ème}, le 28^{ème}, le 119^{ème}, forment désormais l'infanterie divisionnaire sous les ordres du général Pineau.

Le général Poignon succède au général de Barescut, appelé aux fonctions d'aide major général.

Jusqu'au 29 mai, aux cantonnements de Villemoyenne et de Jouarre, le régiment s'entraîne en vue de son intervention toujours probable dans la bataille qui se livre, acharnée, sur le Chemin-des-Dames.

Le 1^{er} juin, la 6^{ème} division d'infanterie, passée à la VI^{ème} armée, monte en secteur.

LES BOVETTES - LE PANTHÉON

(1^{er} - 13 juin 1917).

Le 28^{ème} régiment d'infanterie est en réserve de division derrière le 119^{ème}. Il occupe, au nord de Vailly, des creûtes situées dans un paysage où il n'existe aucune trace des combats qui viennent de s'y livrer. Les ravins sont couverts d'arbres qui ont conservé tout leur feuillage... Spectacle incroyable pour les anciens de Verdun

Après quelques jours d'un calme relatif, l'ennemi déclenche subitement, le 6 juin, à 3 h. 30 du matin, depuis le Panthéon jusqu'à la Royère, un bombardement d'une extrême violence par obus de tous calibres. C'est le 119^{ème} qui reçoit l'attaque. Malgré une résistance énergique, l'ennemi s'empare de la ferme des Bovettes et atteint le Chemin des Dames.

Toute la journée du 6, les unités du 28^{ème}, mises à la disposition du 119^{ème}, vont mener avec lui des contre-attaques incessantes qui permettront de reprendre à l'ennemi la majeure partie du terrain perdu. Sous un marmitage incessant, surveillés par les saucisses, mitraillés par les avions, les renforts gagnent en plein jour leurs emplacements de combat.

Les contre-attaques sont violentes, répétées. Dans les boyaux de la Source et du Venin, l'adjudant Robinet et le sergent Temprement, de la 7^{ème} compagnie, dirigent un combat à la grenade avec une ténacité remarquable. Dans ces boyaux, où un homme seulement peut se tenir de front et lutter, le grenadier lance son engin jusqu'à ce qu'il tombe, tué ou blessé ; un autre le remplace, pendant que les camarades poussent de quelques pas vers le Boche les sacs de terre qui marquent la frontière nouvellement conquise.

Le boyau est repris presque en entier, mais les munitions viennent à manquer, (un obus a fait sauter le dépôt de matériel), et voilà, en quelques minutes, perdu tout le gain de cette lutte acharnée.

Le soir, une nouvelle contre-attaque menée par les compagnies Gossart et Cochereau (qui seront tous les deux blessés pendant l'action) ne parvient pas à reprendre la ferme des Bovettes, malgré des prodiges d'héroïsme.

Le sergent Perriot, de la 10^{ème} compagnie, pour mieux entraîner ses hommes, bondit devant eux, baïonnette au canon, et va tomber devant une mitrailleuse en criant : En avant !

Le sergent Juishomme, de la 11^{ème} compagnie, avec son fusil mitrailleur, abat tout adversaire qui tente d'aborder sa barricade. Son coup de fusil est toujours accompagné d'un lazzi qui entretient la bonne humeur des défenseurs.

Le soldat Deril, de la 11^{ème} compagnie, observateur sans observatoire, n'en suit pas moins les tirs ennemis et les note avec une placidité qui fait l'admiration de ses camarades. Il est tué, son carnet de notes là la main.

Le médecin auxiliaire Peyrat va porter ses soins aux blessés jusqu'en première ligne et tombe mortellement atteint sur l'homme qu'il est en train de panser.

Malgré les pertes subies, le 28^{ème} doit tenir une partie du secteur du 119^{ème} et le Panthéon, prenant ainsi à son compte une portion du Chemin des Dames. Il y reste jusqu'au 13 juin, subissant de violents bombardements, sans attaque d'infanterie.

Le fantassin a fait connaissance, dans cette période, avec un nouvel ennemi : l'avion mitrailleur.

Au petit jour et à la tombée de la nuit, un avion boche, Fantomas, fait son apparition ; sortant de la brume, il descend sur les lignes, suivant les tranchées et les boyaux à une centaine de mètres de hauteur à peine, mitraillant sans arrêt les corvées ou les travailleurs, ou lançant de petites bombes, lâchant sa crotte, comme diront bientôt nos poilus, aguerris contre ce nouvel adversaire.

LA BOVELLE. - LA TRANCHÉE DE FRANCONIE

(28 juin-33 juillet).

Du 14 au 26 juin, reconstitution et entraînement dans les agréables cantonnements de Nampteuil-sous-Muret et Droisy, où serpente la Crise; puis, le 28 juin, sous l'œil inquisiteur des saucisses, le régiment remonte au Chemin des Dames.

Cette fois, il est en première ligne, en avant du Chemin des Dames. La caractéristique de ce secteur est l'existence de tunnels, véritables places d'armes à l'épreuve, dont les entrées sont chez le Boche et les débouchés chez nous. Une action est à l'étude : elle doit porter notre ligne plus avant, afin de s'emparer définitivement du terrain où sont les entrées des tunnels ou, tout au moins, de le tenir assez longtemps pour les bouleverser et les rendre inutilisables.

Mais le Boche prend l'initiative. Le 20 juin, à 21 heures, après une courte mais violente préparation d'artillerie et malgré le déclenchement préventif de notre tir de barrage, les Allemands sortent de leurs tranchées de la région de la Bovelle et pénètrent dans une partie de notre première ligne (la tranchée Xanthia), qui reste entre leurs mains malgré la résistance vigoureuse de la compagnie Botchaco, qui subit des pertes énormes.

Le 30 juin, vers 17 heures, un officier allemand interpelle nos grenadiers à une barricade : Si vous voulez vous rendre, leur dit-il, il est encore temps. Mais, à 19 heures, il sera trop tard, car vous allez être attaqués d'importance !

Forfanterie, pense-t-on. Néanmoins, les précautions sont prises, l'artillerie est alertée et, à 19 heures, lorsque le marmitage boche se déclenche, notre barrage s'abat sur tout le front.

En vain ! La plaine est couverte de petites colonnes d'assaut boches. Sans vareuse ni capote, sans équipement, chargées seulement de musettes de grenades, la chemise retroussée jusqu'au coude, les Stosstruppen progressent en chantant le long des hoyaux Nix, Kuh, Toc : balançant leurs grenades sur les défenseurs. Les mitrailleuses crépitent sans arrêt, les V.B. ne cessent d'éclater en un barrage rapproché. Le Boche progresse toujours. Le voici maintenant qui débouche en arrière des défenseurs, par les tunnels. Cette fois, c'est le corps à corps dans toute son âpreté. Le sous lieutenant Laugier, qui dirige le tir de sa section de mitrailleuses, se trouve face à face avec quatre Boches : il en abat trois à coups de revolver, le quatrième lui loge une balle dans la cuisse et est abattu à son tour. Un servant, qui tire, sans arrêt, se sent tout d'un coup pris pas derrière et renversé de sa selle : c'est un Boche qui a surgi des fameux tunnels et a pu ainsi arriver sans danger jusqu'à lui.

La défense est submergée, tournée. Cependant, à gauche, dans Franconie, les compagnies Lacau et Detrois tiennent toujours, complètement isolées. Elles se sont barricadées vers l'avant, à droite, à gauche, en arrière. Mais jusqu'au matin du 30 juin, on ignore cette résistance : le téléphone est coupé, la T.P.S. ne peut émettre dans ce déluge de fer qui a brisé ses bases, les pigeons voyageurs ont été asphyxiés, des coureurs se succèdent, mais pour tomber sous de multiples barrages !

La compagnie Minart monte sous un bombardement intense, retrouve la liaison avec Lacau et Detrois. La situation est momentanément stabilisée.

Le lieutenant Blondel, officier de liaison, et le sergent Leprêtre, un ancien du début, rétablissent, avec leurs équipes intrépides, les liaisons interrompues depuis la veille. Pendant leur reconnaissance, ils voient le Boche, épuisé par son effort, affalé dans ses tranchées, abruti par l'alcool qu'il a bu avant l'attaque pour se donner du cœur au ventre.

Le 119^{ème}, qui était en réserve de division, va attaquer dans le secteur du 28^{ème}, avec le bataillon Duché. L'attaque, prévue d'abord pour 10 heures, est retardée. A 19 h. 15, elle se déclenche ; mais elle échoue, malgré des prodiges d'héroïsme, qui valent au 119^{ème} une citation à l'ordre du corps d'armée.

Le 2 juillet, le 28^{ème} est relevé et mis en réserve aux creûtes de Paissy où il se reconstitue le jour, et qu'il quitte la nuit pour aller travailler en avant de la première ligne, qu'il couvre de réseaux, sous des marmitages intenses, sur un terrain sans cesse balayé par les mitrailleuses.

Le 9 juillet, il remontait en secteur pour vingt-quatre heures seulement. Le 10, la relève de la division commence.

Le 28^{ème} quitte Paissy pour venir cantonner, le 13, à Dhuizel et Vieil-Arcy, au sud de l'Aisne, et, le 14, à Bazoches, sur la Vesle.

Il avait perdu 5 officiers et 500 hommes dans les journées du 29 et du 30.

Dans cette lutte inégale, il avait fait preuve d'une ténacité et d'un mordant remarquables. Du moins, l'héroïsme déployé avait-il permis d'endiguer la vague ennemie avant qu'elle ait pu déferler sur le Chemin des Dames.

Parmi les nombreuses citations accordées à la suite de cette affaire, rappelons, entre les plus belles, celle du lieutenant Lacau et de deux sous-officiers : Frère et Bouton, deux héros légendaires qui recevaient la médaille militaire.

Lacan (Maurice), lieutenant : *Commandant de compagnie plein de bravoure et de sang-froid. D'un coup d'œil et d'une décision remarquables. S'est particulièrement distingué au cours des puissantes attaques ennemies. Presque enveloppé, a opposé une résistance opiniâtre. A pu se dégager et tenir jusqu'à l'arrivée des renforts avec lesquels la ligne a été reconstituée.*

(Ordre général 499, du 7 août 1917, de la VI^{ème} armée.)

Frère (Louis), sergent active 7^{ème} compagnie : *Engagé volontaire pour la durée de la guerre ; sous-officier d'élite animé du plus noble désir de venger trois frères tués à l'ennemi. A accompli maints actes de bravoure. Le 29 juin 1917, s'est porté à la contre-attaque à la tête d'une poignée d'hommes avec une intrépidité et un sang-froid remarquables, a réussi à refouler l'ennemi; s'est maintenu définitivement sur la position reconquise.*

(Médaille militaire:— Ordre général 5431 du G.Q.G. du 11 août 1917, croix de guerre avec palme.)

Biniz dit Bouton (Eugène), adjudant : *Sous-officier modèle, d'une bravoure légendaire et communicative; a puissamment contribué, par son action personnelle au cours d'une attaque ennemie d'une extrême violence, à la résistance opiniâtre de son unité dans un combat acharné de plusieurs heures le 30 juin 1917 : 3 fois cité à l'ordre et 4 fois blessé.*

(Médaille militaire. — Ordre général 5499 du G.Q.G. du 22 août 1917.)

LE SAILLANT DE DEIMLING. - LE P.C. FRISE

(30 juillet-13 août 1917).

Du 19 au 27 juillet, le 28^{ème} régiment d'infanterie, stationné à Bazoches, est reconstitué hâtivement. L'instruction est poussée dans les unités. Sur le Chemin des Dames, l'action est à son point culminant : le canon gronde sans cesse ; la nuit, les avions, toujours plus nombreux, bombardent les cantonnements où croyaient se reposer les unités relevées : on ne connaît plus le repos. Chaque fois, le Boche, au prix de pertes, énormes, ronge un peu de nos positions.

Le 30 juillet, le régiment est, pour la troisième fois, en ligne au Chemin des Dames, dans le secteur dit de Pargnan. Le bataillon Dherse tient la première ligne dans un saillant très prononcé, tranchée de Deimling, au nord du ravin de Troyon. Le bataillon Duché est à sa droite.

Après avoir passé les consignes, le colonel Mondange, du 224^{ème} régiment d'infanterie, quitte le secteur en indiquant une fois de plus sur le plan directeur le saillant de Deimling : C'est à son tour d'être enlevé, dit-il au colonel Bolier. Je vous souhaite de ne pas subir cette attaque !

Hélas ! Ce souhait ne devait pas se réaliser. Le 31 juillet, à 13 heures, après une matinée assez calme, l'artillerie ennemie déclenche un bombardement d'une violence inouïe. De véritables rideaux de feu s'abattent sur les différentes lignes : la ligne de soutien est bouleversée, les boyaux sont retournés, les observatoires aveuglés. Le marmitage s'étend loin à l'arrière. Chaque batterie d'appui est prise à partie. Une fumée épaisse couvre en un instant tout le secteur. Les fusées de barrage s'élancent, appelant notre artillerie qui a déjà déclenché son tir.

Les communications téléphoniques sont coupées. La T.P.S. du capitaine Duché, au P. C. Frise, signale le bombardement ; celle du commandant Dherse au P.C. Kléber signale à plusieurs reprises : Situation critique . A 13 h. 13, le message d'alarme est réduit à : Situation c'ri... , c'est la dernière nouvelle qu'on aura du bataillon Dherse. Le saillant de Deimling est enlevé !

Pendant que le Boche le maintenait sous le feu puissant de son artillerie, son infanterie progressait par les ailes sous la protection de tirs d'encagement et gagnait la région du P.C. Kléber dont elle prenait la défense à revers.

Elle continuait ensuite, encerclant le P.C. Frise. Situation tragique ! Les Boches tiennent les entrées du P.C., tentent de les incendier avec des lance-flammes, jettent des grenades dans les descentes. Alors, par T.P.S., le capitaine Duché demande qu'on marmite son propre P.C.. Son message n'est pas reçu par le colonel. Mais il impressionne le récepteur du 119^{ème} régiment d'infanterie. Le colonel Malvy le transmet immédiatement à l'artillerie et, quelques secondes après, les défenseurs de Frise entendent avec satisfaction le bourdonnement que font, en arrivant sur leurs têtes, nos 155 ! A ce bruit, s'ajoute celui des explosions des pétards de cheddite (le Boche tente de faire sauter les entrées de l'abri). Un pigeon voyageur est lancé. Le caporal Thuau qui le lâche essuie un coup de feu à bout portant. Le pigeon est saisi et étranglé dès sa sortie.

Cependant, des contre-attaques immédiates menées du boyau de la Source, par les unités du bataillon Garde et des éléments du 344^{ème} régiment d'infanterie, et celles menées sur place par les compagnies Joret et Minart, brisent l'élan du Boche. La section Franche du 2^{ème} bataillon, commandée par l'adjudant Frère, et la compagnie Estelle, du 344^{ème} régiment d'infanterie, progressent rapidement. Les Boches qui encerclent Frise sont assiégés à leur tour et tués sur place.

A 17 heures, le P.C. Frise est dégagé. L'élan de l'adversaire est brisé. Des centres de résistance se sont organisés et soutiennent des combats épiques.

Le lieutenant Petit et le cycliste Bert, de la 9^{ème} compagnie, ayant épuisé les munitions de leur revolver, entament la lutte à la grenade. Le lieutenant Petit est tué, Bert est blessé.

Le soldat Bréard (Maurice), de la 11^{ème} compagnie, toujours le premier pour courir au danger, monte sur le parapet pour mieux viser les groupes ennemis qui s'avancent. Il compte les adversaires qu'il abat : Un..., deux..., trois..., douze ! Il ajuste le Treizième lorsqu'une balle à la tête vient le frapper à mort !

A une barricade, le soldat Garçon, de la 11^{ème} compagnie, grenadier émérite, lance plus de 200 grenades. Il tombe évanoui de fatigue et, reprenant ses sens, il continue la lutte.

L'adjudant-chef Giovanelli maintient en position sa section attaquée de front et de flanc, soutenant pendant trente-six heures un incessant combat à la grenade. L'ordre de relève ne pourra pas le toucher ; il en est prévenu seulement quand, à l'issue d'une dernière contre-attaque heureuse, il réussit à rétablir la liaison avec une unité voisine qui s'étonne de le voir encore là.

L'aspirant Fouassier, de la 5^{ème} compagnie, progresse avec sa section de trou d'obus en trou d'obus, malgré un violent bombardement, et tombe mortellement atteint.

Le sous-lieutenant Rostagnat, de la 7^{ème} compagnie, un tout jeune officier de la classe 1917, qui a gagné ses galons à Verdun, est tué dans le boyau de la Source.

A la C.M. 3, l'adjudant Turaglio, blessé d'une balle dans le bras droit, refuse de se laisser évacuer : il a un trop bel objectif pour abandonner la lutte. A la nuit seulement il consent à partir. Le soldat Maheut est tué sur sa pièce par un éclat de grenade qui a arraché la boîte de culasse. Le soldat Rio, dont la pièce est enrayée, continue le feu avec son mousqueton jusqu'à ce qu'il tombe, mortellement atteint.

Jusqu'à sa relève (nuit du 1^{er} au 2 août), le 28^{ème} régiment d'infanterie ne cessera pas de contre-attaquer avec ses propres moyens qui vont toujours diminuant. Les compagnies Lacan, Detrois, avec des chefs de sections tels que le lieutenant Emo, l'adjudant Grangeon, l'adjudant Rimbart, le sergent-major Lintz, le sergent Quéré, déploient des prodiges d'énergie, mais sans parvenir à reprendre le terrain perdu. Du moins, des barricades sont-elles établies et solidement tenues.

Les pertes avaient été énormes : 23 officiers et 831 hommes sur un effectif total de 42 officiers et 1.770 hommes à l'entrée en secteur !

Le 2 août, le régiment était mis en réserve à Paissy. Le 3, il occupait la ferme de Bellevue et les creûtes de l'Yser d'où, chaque soir, les unités partaient pour effectuer des travaux en secteur.

Le 7 août, le lieutenant-colonel Roller, appelé à d'autres fonctions, quittait le régiment. Il le commandait depuis le 27 mai 1915, au lendemain du sanglant échec sur la tranchée des Saules. Il l'avait conduit victorieusement aux attaques d'Artois, en septembre 1915. Le 21 février 1916, par ses dispositions habiles, il avait enrayé l'attaque des gaz de Méharicourt. Trois fois, il l'avait conduit à Verdun; trois fois, il avait lutté avec lui au Chemin des Dames. Il partait, emportant l'affection de tous.

Le même jour, le lieutenant-colonel de Gouvello prenait le commandement.

Le 13 août enfin, le régiment quittait le Chemin des Dames, ayant encore ajouté quelques chapitres à son Livre d'or.

La 11^{ème} compagnie, en particulier, était citée à l'ordre de la 6^{ème} division d'infanterie dans des termes particulièrement élogieux :

La 11^{ème} compagnie, du 28^{ème} régiment d'infanterie.

Sous le commandement du lieutenant Minart a, le 31 juillet 1917, montré ce que l'on pouvait attendre d'une unité fortement décidée à accomplir son devoir jusqu'au bout. Attaquée par un ennemi supérieur en nombre, débordée de tous côtés, n'ayant plus qu'une liaison précaire avec l'arrière, a, malgré les pertes subies, réussi à se dégager par d'heureuses contre-attaques dans une lutte corps à corps. A fait 5 prisonniers et ramené, des lignes, le commandant de compagnie d'une unité voisine, grièvement blessé.

Le capitaine Duché était fait chevalier de la Légion d'honneur :

Officier de grande valeur, d'une bravoure exceptionnelle. Le 31 juillet 1917, son P.C. étant cerné de tous côtés par l'ennemi, en a organisé la défense avec calme et sang-froid admirables, ce qui a permis une résistance de quatre heures qui a donné le temps à la contre-attaque de le dégager.

Quatre fois cité à l'ordre.

Giovanelli, Garçon recevaient la médaille militaire.

LE CAMP DE LASSIGNY. - DEVANT SAINT-QUENTIN.

(15 août 1917 - 18 janvier 1918).

Transporté, en camion auto à Coincy, où il stationne seulement deux jours, le 28^{ème} embarque en chemin de fer, le 15 août, pour débarquer le 16 à Montdidier d'où il gagne les cantonnements de Fescamp, de Remaugis et du camp 40.

Jusqu'au 30 août, il est à l'instruction dans cette région dite du camp de Lassigny. Le 18, à Pienne, au Q.G. de la division d'infanterie, visite du général Pétain, commandant en chef, à son ancienne division. Le 30 août, le régiment –quitte le camp de Lassigny pour se porter par étapes à Grand-Séraucourt, Artemps et Dury (sud de Saint-Quentin).

De Fescamp à Grand-Séraucourt s'étend la zone reconquise par l'offensive franco-britannique de mars 1917.

Le soldat avait lu sans doute les récits des atrocités boches, il savait que l'ennemi, dans sa rage, avait saccagé systématiquement les localités, scié les arbres fruitiers, les poteaux télégraphiques, détruit tous les ouvrages, avait tenté, en un mot, de supprimer la vie dans toute la portion de terrain qu'il avait été contraint d'abandonner... Mais, au fond, il pensait que les journalistes avaient exagéré, et voilà que la vérité s'imposait à lui. Les récits des habitants viennent encore ajouter à cette impression d'horreur et de dégoût ! C'est ainsi que se confirme toujours la haine du Boche; la vue de cette désolation contribuera pour beaucoup à l'élévation du moral du troupier.

Le 28^{ème}, reconstitué petit à petit, par l'arrivée des renforts, est en mesure, dès le 1^{er} octobre, d'assumer la garde d'une partie du front; avec deux bataillons d'abord, puis au complet, il va tenir jusqu'au 12 janvier 1918 un secteur devant Saint-Quentin.

Tantôt sur la rive droite de-la Somme, tantôt sur la rive gauche, tantôt à cheval sur les deux rives, il mène de nouveau la vie de secteur : travaux d'organisation, nuits de veille, inquiétudes des attaques par gaz, corvées de matériel et de ravitaillement, tout cela subi ou vécu dans la boue ou dans la: neige qui va bientôt recouvrir tout le secteur; en un mot, l'accomplissement du devoir sous toutes ses formes ingrates.

Mais ces souffrances subies en commun permettent aux chefs les longues tournées en secteur, les rencontres dans le boyau avec le poilu, les visites dans les gourbis, dont les plus modestes prennent orgueilleusement le nom de P.C. (tel le P.C. d'un aide chargeur de la C.M.1).

Au cours de ces visites, le colonel étudie le soldat, il lui cause, s'intéresse aux moindres actions de cette vie de tranchées, qu'il a menée lui-même d'une façon intense. De son côté, le poilu sent se développer toujours la confiance qu'a su lui inspirer dès le début ce chef qu'il sent si près de lui.

Et c'est dans une atmosphère complète de confiance réciproque qu'il s'aguerrit dans des coups de main toujours couronnés de succès.

Coups d'essai pour ces jeunes de la classe 1917, dont la pétulante énergie se plie cependant aux prescriptions en trente-six articles des plans d'engagement, si modeste et si limité qu'en soit le but ! Coups de maîtres pour ces héros de la guerre de tranchées qui ont nom : Pourny, Giovanelli, Fouché, Tristant, Motte !

C'est l'époque où le commandement soupçonne l'ennemi de préparer de grandes opérations, de se livrer sans cesse à des remaniements du front ; le prisonnier d'alors acquiert un prix énorme. Pour en faire un, tous les modèles de canons sont mis en action, les gaz interviennent ; mais la mise en oeuvre de tous ces moyens, la préparation minutieuse ne diminuent pas la valeur dont doit faire preuve le poilu, car il faut toujours et quand même franchir le parapet, traverser le No Man's Land et bondir dans la tranchée ennemie pour saisir l'ennemi à la gorge et le ramener au prix de pertes parfois sévères.

Dans la région du Pire Aller, au sud de la Biette, aux saillants de Rocourt et de Roisel, ce sont des frictions presque quotidiennes.

Le 15 novembre, le commandement fait connaître qu'il lui faut un prisonnier dans les quarante-huit heures : il attache le plus grand prix à une identification nécessaire.

Le temps manque pour préparer l'étude du coup de main. N'importe, l'action aura lieu quand, même et sur un point où, précisément, l'ennemi a été bousculé, quelques jours auparavant par nos prédécesseurs et où, par conséquent, il est le plus en éveil !

L'opération est confiée à la 2^{ème} section de la 11^{ème} compagnie, commandée par l'adjudant Fouché.

Le 17 novembre, à 3 heures du matin, l'attaque se déclenche. Elle est gênée par un brouillard intense, prise sous de violents tirs de mitrailleuses et de minen. Elle réussit quand même, et le tambour Vallée, volontaire, ramène l'échantillon demandé, prélevé sur le voisin d'en face. Vallée fait la moue, car, à Neuville-Saint-Vaast, il a fait à lui seul 97 prisonniers. Mais cet unique Boche qu'il ramène aujourd'hui lui vaut la médaille militaire.

Le général Poignon, commandant la division, vient en effet en secteur remercier ces héros, et, sur place, il leur remet des médailles militaires et un grand nombre de croix de guerre.

La 2^{ème} section de la 11^{ème} compagnie est citée à l'ordre, et c'est avec un orgueil légitime que le capitaine Minart commande à une compagnie qui porte 2 fanions.

Mais les pertes ont été rudes : 1 tué et 12 blessés dont l'adjudant Fouché, qui devait succomber à ses blessures.

L'aspirant Lisack, de la 5^{ème} compagnie (un tout jeune saint-cyrien de la classe 1918, qui a deux mois de front), au cours d'une diversion sur la tranchée d'Arva, avait trouvé une mort glorieuse, malgré les précautions dont l'avait entouré pendant l'action un vieux grognard, le caporal Pansart.

Pansard, blessé, rendait compte de sa mission. Au poste de secours, où le colonel était allé le visiter, il disait en parlant de Lisack : C'est chic, mon colonel, tous ces petits gars, mais ça, ne sait pas !

Peut-en imaginer plus belle oraison funèbre que cet hommage rendu par un poilu de marque à ce jeune homme qui, devant exclusivement à son instruction de commander à de tels héros, tenait à cœur d'être à leur hauteur pour la bravoure.

Le 3 décembre, le Boche échoue dans un coup de main sur la compagnie Joret sur la rive gauche de la Somme. Sur la rive droite, il échoue devant l'aspirant Lassalle-Séré, un jeune encore de la classe 1918, qui se précipite à ses trousses et recueille des renseignements précieux.

Le 5, nouvelle tentative sur la compagnie Cochereau. Au G.C. 2, le F.M. est enrayé. Un Boche en saisit le canon pour le tirer à lui avec son servent. Mais, celui-ci, le soldat Villette, de la 1^{ère} compagnie, lui abandonne l'arme désormais inutile et chasse l'assaillant à coups de grenades !

Le 17, violent bombardement ; mais la reconnaissance qui tente d'aborder nos lignes, tombe tout entière entre nos mains. Le soldat Adam, de la 7^{ème} compagnie, qui a fait un prisonnier, le tient solidement. Du P.P. 19, où il l'a cueilli, jusqu'à la brigade, il ne le lâchera pas !

Le 24, nouveau prélèvement sur l'adversaire.

Le 1^{er} janvier 1918, arrivent les vœux du général en chef : Si le plus pressé réclame la paix, dit-il notamment, le plus persévérant en fixe les conditions !

Le 12 janvier, l'armée britannique vient relever la division.

Par voie de terre, traversant de nouveau la région désolée, mais que nos territoriaux ont ensemencée, le régiment gagne les environs de Noyon.

Le 18 janvier, il embarque en chemin de fer à Ribécourt. Le 19, il débarque à Arcis-sur-Aube, à destination du camp de Sainte-Tanche (camp de Mailly).

LE CAMP DE SAINTE-TANCHE.

(29 janvier - 25 février 1918.)

Pendant un mois, le régiment occupe dans cette partie du camp de Mailly un baraquement bien ordonné où il mène un peu la vie de caserne.

Merveilleuse souplesse du fantassin français qui, sans transition, passe d'un genre de vie à un autre, tellement différent, et s'y adapte toujours rapidement!

Au point de vue du commandement, il est intéressant de pouvoir ainsi rassembler les hommes, de leur faire exécuter des manœuvres à rangs serrés, de les avoir dans la main. La guerre de tranchées a développé les sentiments d'individualisme ; la vie au camp va permettre de replacer l'individu dans son vrai cadre d'action, la demi-section, dont l'instruction est reprise sur des bases nouvelles.

Les manœuvres d'ensemble sont dirigées par le général de division. Le général commandant le corps d'armée y assiste.

Le thème est celui de la manœuvre réelle que la division sera peut-être appelée à faire prochainement. Hindenburg et Ludendorff préparent leur grande offensive : ce sera, dit-on, la "bataille de rupture". Avec la grande confiance que mérite le poilu, on lui expose sans fard la situation la plus grave, qui pourra se présenter : le front est rompu; il faut boucher le trou en attaquant, ou contre-attaquer ; mais c'est toujours l'attaque qui aura pour but d'enrayer celle de l'adversaire et de permettre ensuite à la nôtre de se développer.

Le général Franchet d'Esperey, commandant le groupe des armées du Nord, assiste à une critique de ces manœuvres. Il se souvient avoir eu la 6^{ème} division sous ses ordres, il veut bien se rappeler que le 28^{ème} tenait Berry-au-Bac et s'y est illustré en 1915 ; il se fait présenter les anciens de Berry. Hélas! Ils sont bien peu.

Les cadres assistent à une manœuvre avec tanks au camp de Poivre.

Tous les jours, c'est l'entraînement intensif dans ces étendues sans culture, semées de pins rabougris, où, déjà, en temps de paix, la 6^{ème} division venait faire des évolutions. On revoit les Fénus, la ferme de la Voie-Mazée, le signal d'Orgeval. Mais, aujourd'hui, des sillons dans la craie marquent les lignes de tranchées des positions successives dont l'enlèvement ou la défense constituent le but de la manœuvre.

Cette période de travail au camp, sans contact avec la population civile, est en somme assez triste. Les bombardements audacieux de l'agglomération parisienne par une aviation toujours plus nombreuse et plus entreprenante, ajoutent un sentiment d'inquiétude chez les hommes, dont la plupart sont Parisiens.

Le 11 février un rayon de soleil vient dissiper cette mélancolie !

Bravant la boue et les bombardements d'avions, l'excellente troupe du Théâtre aux armées, que pilote le capitaine Dagneaux, un héros du Grand-Couronné, vient donner une série de représentations auxquelles le poilu assiste avec enthousiasme.

Le souvenir de cette soirée restera ineffaçable. Merci, braves artistes ! Les applaudissements que vous avez soulevés dans ces baraques de bois sont certainement les plus sincères que vous ayez jamais obtenus.

Vous nous avez fait vivre des heures délicieuses ! Merci!

LA CHAMPAGNE.

(Mars - juin 19189)

Le 28^{ème} quitte le camp de Sainte-Tanche le 25 février, passe quelques jours à Montmorency et est transporté par voie ferrée dans la région de Châlons-sur-Marne.

Le 7 mars, il tient le secteur de Sud-Dormoise, plus connu sous le nom des Hurlus.

C'est la première fois que le régiment est appelé sur cette partie du front de Champagne. Les pentes crayeuses sont tachetées de petits bois de sapins plus ou moins clairsemés, aux formes géométriques, qui ont tous un nom, une lettre ou un numéro, et qui offrent d'excellents couverts pour les réserves et les T.C., qui échappent ainsi aux investigations de l'aviation ennemie.

Le terrain est celui de l'offensive de septembre 1915. Aussi offre-t-il un aspect de désolation. Dans le secteur du régiment, sont les ruines des Hurlus et de Perthes-les-Hurlus, que recouvre déjà la végétation. Le terrain est sillonné de tranchées et de boyaux dont le réseau devient plus confus aux environs des buttes du Mesnil et de Tahure.

L'occupation de ce secteur est faite d'après un type nouveau : l'échelonnement en profondeur. En avant, des groupes de combat, des îlots dont le rôle est de donner l'alarme et de dissocier par leur feu les assaillants ; puis, au fur et à mesure qu'on va vers l'arrière, l'occupation est plus dense, et toujours les positions sont tenues de telle manière que leurs feux se flanquent ; aucun point de terrain qui ne soit battu par les balles des mitrailleuses ou des F.M..

Du 16 au 20 mars, le secteur s'agite. L'ennemi a déclenché son attaque sur Amiens ! Mais continuera-t-il de porter son effort dans cette direction ? Ne le portera-t-il pas plutôt en Champagne, sur ce champ de bataille aménagé depuis l'offensive de 1915 et qu'il connaît parfaitement ?

Les postes redoublent de vigilance. Déjà en 1916, au moment de sa ruée sur Verdun, le Boche avait tenté une diversion sur nous à Méharicourt ; cette fois encore, il attaque sur le front de la division.

Attaque de diversion, dira-t-on, parce que l'ennemi, trouvant une résistance inattendue, peut-être, ne peut mordre la ligne ; mais qui peut affirmer que, sans la ténacité des défenseurs, cette, attaque de diversion ne se serait pas vite transformée en attaque principale ?

Bref, le 20 mars, dès 3 heures du matin, commence un bombardement qui a toutes les allures d'une préparation d'artillerie précédant une action offensive. Le camp C, où se trouve le bataillon en réserve, est violemment bombardé. Des officiers américains, qui viennent s'entraîner, y subissent le baptême du feu dans des conditions sévères. Le camp est incendié.

Le 21, après une très violente préparation d'artillerie, un fort détachement d'assaut ennemi tente d'aborder notre ligne et cherche à s'infiltrer dans le ravin de la Goutte, sous la protection d'un barrage roulant d'une extrême violence. Mais nos barrages d'artillerie, de mitrailleuses, de canons de 37, de F.M. et de V.B. font échouer l'attaque qui tourbillonne et lâche pied sous les feux croisés des groupes de combat. On ne passe pas, ont décidé les poilus du bataillon Bérenger.

L'agitation continue, mais en diminuant, jusqu'au 29 mars; puis c'est le calme. Le front de Champagne ne sera pas, cette fois encore, le théâtre du combat décisif. Cependant la grande bataille est engagée, le général en chef lance sa proclamation

" L'ennemi s'est rué sur nous dans un suprême effort. Il veut nous séparer des Anglais pour s'ouvrir la route de Paris.

Coûte que coûte, il faut l'arrêter !

Cramponnez-vous au terrain!

Tenez ferme ! Les camarades arrivent ; tous réunis, vous vous précipitez sur l'envahisseur.

C'est la bataille !

Soldats, de la Marne, de l'Yser et de Verdun je fais appel à vous : il s'agit du sort de la France ! "

D'autres que nous devaient répondre à l'appel du général en chef, dans la région de Noyon en particulier, où devait se rendre le capitaine Clouard¹, adjoint au chef de corps, appelé au commandement d'un bataillon du 329^{ème} engagé dans la grande action.

¹ Le capitaine CLOUARD, dont les hautes qualités militaires et morales étaient appréciées de tous, devait d'ailleurs trouver, quelques mois plus tard, une mort glorieuse dans les combats sur la Marne.

Au 28^{ème}, dans ce secteur où régnait une accalmie relative, on suivait avec anxiété sur la carte les progrès de l'ennemi. Mais de gros travaux étaient entrepris.

Dans une vision géniale de l'avenir, le général Gouraud, commandant la IV^{ème} armée, faisait aménager judicieusement tout le front de son armée. Le secteur est organisé, truqué» pourrait-on dire. Les pionniers, sous l'habile direction technique du lieutenant Vigneux, fournissent un travail considérable.

Pendant que ces travaux se poursuivent, les unités en ligne manifestent une activité qui tient l'ennemi en alerte et l'oblige à maintenir devant nous des effectifs sérieux, dont il ne peut distraire la moindre unité pour augmenter son effort.

Comme devant Saint-Quentin, c'est le contact presque quotidien.

Le 27 mars, une patrouille ennemie attaque un îlot tenu par la 11^{ème} compagnie : elle est repoussée.

Le 5 avril, le sous-lieutenant Lasalle-Séré exécute, avec une trentaine d'hommes, un coup de main. Il est pris sous un feu de mitrailleuses et de minen qui lui interdit toute progression.

Le 12, nouvelle tentative sans succès du Boche.

Le 16, un coup de main exécuté par un détachement de la 10^{ème} compagnie, commandée par le sous-lieutenant Foucard, permet de faire 2 prisonniers, donnant ainsi au commandement des renseignements précieux sur l'ordre de bataille ennemi. Des citations viennent récompenser les exécutants (sergents Lhermenauil et Chevallier, soldat Pain).

Le 19 avril, nouvel échec du Boche.

Le 22 mai, une opération heureuse, dirigée par le sous-lieutenant Capillon, permet d'opérer des destructions dans les lignes ennemies, où l'on capture, en outre, un sous-officier chef de patrouille.

Mais la situation générale devient plus critique. Le Boche persévère dans son effort. Des troupes sont prélevées sur les secteurs calmes et jetées dans la bataille. Seul un mince cordon tient le front de Champagne. Le bataillon Bodard est enlevé en automobile et va tenir un secteur dans la région du fort de la Pompelle. Le régiment, dans une série de mouvements de relèves délicates, quitte le secteur de Sud-Dormoise, vient occuper celui de Wagram, puis celui du Cameroun.

C'est là que, le 17 juin, il est relevé par des unités venues du bois Belleau (près de Château-Thierry). Ces troupes venaient de combattre en liaison avec l'armée américaine dont elles vantent l'entrain et la bravoure.

En quittant le secteur, le général Poignon adressait aux troupes un ordre, qui résumait parfaitement le rôle que venait de jouer la division :

" La 6^{ème} division d'infanterie vient de quitter un secteur de Champagne qu'elle a tenu pendant trois mois consécutifs et dans lequel elle a donné de nouveau la mesure de ses belles qualités militaires.

Toutes les manifestations offensives d'un ennemi entreprenant ont été brisées. De nombreux coups de main, habilement conçus et vigoureusement exécutés, ont fourni au commandement des renseignements précieux dont il avait besoin.

Enfin, un effort de travail soutenu a permis de renforcer puissamment la valeur défensive du secteur occupé.

Le général commandant la 6^{ème} division d'infanterie en exprime à tous, son entière satisfaction ! "

LA SITUATION GÉNÉRALE EN JUIN 1918.

La situation générale est grave. L'ennemi a été arrêté dans son offensive sur Amiens. Son avance est enrayée à Montdidier et devant Compiègne. Il n'a pas réussi à séparer les armées anglaise et française.

Mais, sur le Chemin des Dames, il enfonçait notre front. Des régions, que l'on croyait pour toujours soustraites à sa souillure depuis la bataille de la Marne, ont vu encore une fois toutes les horreurs de la retraite : le recul de nos troupes sous la pression puissante, l'exode de la population.

Encore une fois, nos malheureux compatriotes ont dû abandonner leur foyer, leurs bestiaux, leurs récoltes que nos braves cultivateurs avaient préparées avec tant de coeur entre deux montées au Chemin des Dames.

Paris est bombardé sans arrêt par avions et par canons. Cela paraît incroyable. Cependant, le "Herr Professor", qui avait déjà inventé les gaz, a trouvé le kolossal Kanon, la Bertha dont le projectile puissant vient à Paris tuer les enfants dans les rues, les malades dans les hôpitaux, les fidèles dans les églises.

En frappant ainsi la capitale, le Boche croit frapper la France au coeur, hâter, sa victoire. Le "nach Paris" de 1914 est de nouveau son cri de guerre !

Mais il a compté sans le moral de la nation. La France ne peut pas mourir. Sa tenue admirable va permettre à l'effort américain de donner son plein rendement. Nos alliés anglais ont compris que la direction des armées de l'Entente devait être confiée à un chef unique.

Au moment où l'ennemi croit tenir la victoire, le génie du maréchal Foch va la lui arracher, lui imposant sa tactique souple et adroite, comprise et exécutée par des chefs et des soldats au moral exalté.

ROUVILLERS. NEUFVY-SUR-ARONDE. - GOURNAY-SUR-ARONDE. (19 juin - 10 août 1918.)

Le 19 juin, le régiment est transporté par voie ferrée de Valmy à Pont-Sainte-Maxence. Le 22 juin, il est au cantonnement, à Angivillers, quand le général de division annonce une prise de secteur immédiate.

Et le repos, disent quelques-uns. Car enfin, depuis Saint-Quentin, nous ne le connaissons plus. Eh bien ! Ce n'est pas encore pour cette fois ! Peut-il être question de repos en un tel moment ?

Hier, le général Mangin déclenchait son irrésistible et victorieuse contre-attaque sur l'Aronde. Les camarades, épuisés par cet effort terrible, sont exténués, et il faut les remplacer, car le Boche peut tenter une nouvelle poussée.

Le 25 juin, le 28^{ème} est en secteur devant Neufvy-sur-Aronde. Le mot de secteur est impropre; car il éveille l'idée de tranchées bien organisées, de boyaux défilés, d'abris confortables. Ici, rien de tout cela !

La plaine, couverte de moissons, les vergers intacts, les bois touffus semblent être plutôt le théâtre de la guerre de mouvement que celui de la guerre de tranchées. D'ailleurs, c'est une situation de fin de combat que prend le régiment.

La dernière rangée de trous de tirailleurs sur laquelle a été fixée la progression constitue notre première ligne; les abris sommaires, où étaient les réserves et les renforts, constituent les autres lignes. Tout à l'action, les prédécesseurs n'ont pas eu le temps d'organiser. Il va falloir se mettre au travail.

Le général Humbert, commandant la III^{ème} armée, adresse une proclamation, qui trace à chacun son devoir.

" La bataille engagée par l'ennemi le 9 juin dernier a été pour lui une amère déception ; la porte de Paris est toujours fermée et bien gardée par la III^{ème} armée.

Mais il faut se préparer avec hâte à résister à de nouveaux et furieux assauts car, avant peu, l'ennemi voudra sa revanche et cherchera cette fois à atteindre ses objectifs. Il lui tarde tout particulièrement d'annoncer à l'opinion allemande déçue la prise de Compiègne.

La réalisation de ce plan nous causerait un désavantage sérieux au point de vue militaire et serait douloureusement ressentie dans le pays. Il faut donc que tous, chefs et soldats, prennent conscience du devoir sacré qui leur incombe. Il faut que tous soient résolus à interdire par une sanglante défaite un pas de plus à notre féroce ennemi vers le coeur de la France.

C'est un serment, que chacun prononcera dans son coeur.

En attendant, il faut se fortifier, s'organiser, afin que la résistance soit inébranlable. Il n'y a pas un moment à perdre : on s'y mettra avec courage, sans craindre sa peine, le devoir impose ce sacrifice...

Que les chefs de tous grades et les soldats se pénètrent de mes recommandations afin de porter leur résolution au degré le plus élevé.

Qu'ils aient confiance ; les positions occupées sont fortes ; après quelques jours, de travail, elles seront, inexpugnables. Notre artillerie est puissante et habile. Si les coeurs sont à la hauteur de la tâche sacrée à remplir, le premier pas de l'ennemi sera pour nous une brillante victoire.

La France compte sur nous tous ! "

Cet appel, lu et commenté aux troupes, est entendu et, de grand coeur, l'organisation du secteur est entreprise.

L'aviation boche est dans cette région particulièrement active ; le jour, des avions de reconnaissance, de réglage et des avions mitrailleurs surveillent les mouvements, repèrent les batteries en action, arrosent les tranchées et les boyaux naissants ; la nuit, des avions de bombardement jettent le trouble dans les cantonnements de l'arrière, désorganisent les convois, contrarient les ravitaillements.

La vie du secteur est des plus actives. Les cultures qui le recouvrent dissimulent les mouvements, permettant l'accomplissement des corvées sans trop de casse, car le régime du tir a été vite étudié par les hommes et, quand arrive une rafale, il suffit, en somme... de passer à côté, puisqu'il n'y a ni boyaux ni abris pour se protéger.

Nos patrouilles et celles de l'adversaire se rencontrent presque chaque nuit. Le bombardement cause des pertes quotidiennes assez sévères.

Le 2 juillet, le régiment est relevé par le 24^{ème} et vient cantonner à Rouvillers. Ce séjour n'a de repos que le nom. La journée est consacrée à l'étude, par les cadres, de l'intervention dans le combat pour arrêter l'ennemi, dans l'hypothèse où il tenterait d'enfoncer la ligne. La nuit, les travailleurs organisent une deuxième position qui commande la vallée de l'Aronde.

Le 7 juillet, relève du 119^{ème} dans le secteur de Gournay.

Jusqu'au 10 août, les 3 régiments de la division alterneront ainsi dans les secteurs de Neufvy et de Gournay et le cantonnement de, Rouvillers.

Le 9 juillet, une grosse action est exécutée par la division de droite sur la ferme Porte. Le 28^{ème} y participe à sa manière, c'est-à-dire que son secteur, qui sert de base de départ au bataillon Bédoura, du 119^{ème}, est copieusement arrosé. Une compensation toute morale lui est d'ailleurs offerte : tous les 'prisonniers faits par le 119^{ème} sont conduits par nos hommes jusqu'à l'arrière.

Les travaux avancent ; déjà des abris sont commencés. Les patrouilles continuent : elles sont de plus en plus actives et audacieuses.

Dans la nuit du 21 au 22 juillet, un coup de main ayant pour but de nettoyer le fond de Saint-Maur, les terres rouges et les friches de Porte et de faire des prisonniers, est exécuté par des volontaires du bataillon Fages et la section Bertrand, de la 11^{ème} compagnie, sous la direction du capitaine Duché. L'opération réussit : 6 prisonniers sont faits mais ce succès est chèrement payé; la reconnaissance a 6 blessés et 3 tués, dont l'adjudant-chef Giovanelli, un héros du Chemin des Dames.

Le 31 juillet, nouvelle reconnaissance sur Saint-Maur.

Le 1^{er} août, une de nos patrouilles met en fuite une reconnaissance ennemie.

Le 6 août, un véritable défi est lancé au Boche ! La compagnie Emo, quittant sa position de réserve, va s'installer chez lui, au village de Saint-Maur, à plus de 2 kilomètres dans l'intérieur de ses lignes. Elle y reste toute la journée du 6, dissimulée dans les ruines du village. La prudence lui interdit tout mouvement, car le moindre indice de sa présence peut attirer sur elle un tir d'écrasement. Le 7, après avoir obligé l'ennemi à révéler les positions qu'il occupe, elle rentre dans ses lignes sans un blessé, rapportant le renseignement que voulait le commandement.

Cependant, des bruits d'offensive générale circulent dans le secteur. Le poilu ne s'en étonne pas. " On ne peut pas rester corne ça, avec une rivière dans le dos. Et puis, le secteur est à peu près organisé c'est le moment d'aller ailleurs ! "

Depuis deux jours la canonnade a repris, intense, du côté de Montdidier. Son grondement ininterrompu s'étend vers nous. C'est l'armée Debeney qui attaque.

Le secteur est sillonné par des reconnaissances nombreuses d'officiers d'artillerie qui veulent tous y installer des canons de tous calibres. " Où voulez-vous mettre tout cela ? La place va vous manquer ! "

Un matin, un chef de bataillon, au cours d'une tournée en secteur, aperçoit d'énormes tas d'obus que des artilleurs sont venus déposer subrepticement dans la nuit. Dans un compte rendu plein d'humour, il se plaint qu'on se soit introduit ainsi frauduleusement dans son domaine et s'étonne que l'on constitue des dépôts aussi nombreux si près du Boche. Négligence ou imprudence ?...

Mais le poilu, qui ne sait rien officiellement (car le secret est bien gardé), sent bien que ça ne va pas traîner. Il ne se trompe pas à ces indices. D'ailleurs, le 9, il rencontre des officiers de tanks qui viennent reconnaître leurs itinéraires. Cette fois, il n'y a pas de doute, c'est l'attaque !

On communique alors la proclamation enflammée du général Nudant.

Ordre général n° 83 du général commandant le XXXIV^{ème} Corps d'armée, du 9 août 1918

" Les forces du groupement sont appelées à entrer à leur tour dans la bataille qui, depuis deux jours, bat son plein, de Montdidier à la Somme.

J'ai le ferme espoir qu'elles rempliront complètement la tâche qui leur est assignée dans l'ensemble.

Nous attaquons, en effet, l'ennemi du fort au faible. Nous avons pour nous le secret bien gardé, une infanterie plus nombreuse et qui voudra s'égalier aux meilleures, une artillerie puissante et bien maniée, des chars d'assaut qui arrivent de la bataille de la Marne où ils ont fait des hécatombes.

Vous battez l'ennemi comme il a été battu sur la Marne, sur la Vesle, sur l'Aisne

Vous l'attaquerez énergiquement, collant à vos barrages, allant bien loin, sautant sur les P.C., capturant tout ce qui est devant vous. L'artillerie, les mitrailleuses d'appui marcheront sur vos talons, vous appuyant de près.

Vous briserez comme verre la façade ennemie qui ne nous présente que des unités affaiblies, réduites à 50 ou 60 hommes par compagnie.

La vigueur, l'énergie dont vous avez déjà donné tant de preuves me sont un sûr garant que vous renverserez tout et que, dans la bataille libératrice qui s'ouvre, vous serez pour votre part les ardents ouvriers de la victoire. "

Signé : NUDANT.

Un dernier point reste à fixer : à quand le jour J ? Quelle sera l'heure H ?

CANNY-SUR-MATZ.

(Août 1918.)

Dans la soirée du 9, toutes mesures étant prises, l'ordre arrive : J = 10 août ; H = 4 h. 20.

La nuit du 9 au 10 est consacrée à la mise en place des unités. Cette fois, plus de parallèle de départ; celle-ci est représentée par une mince tresse blanche tendue en avant des petits postes, et sur laquelle viennent s'aligner les sections. A 4 h. 10, tout est prêt.

A gauche, on entend depuis déjà une demi-heure une violente canonnade : c'est le général Jacquot, notre ancien divisionnaire, qui attaque avec son corps d'armée, le XXXV^{ème}.

Soudain, à 4 h. 18, notre artillerie ouvre le feu. Bombardement effroyable, sans précédent, déclenché par deux régiments d'artillerie de campagne et de l'artillerie lourde à profusion, sur un front de 2 kilomètres à peine. A 4 h. 20, collant au barrage roulant, l'attaque s'élance avec une impétuosité magnifique.

Les deux bataillons d'assaut : bataillon Bérenger à droite, bataillon Pages à gauche, enlèvent successivement le village de Saint-Maur, le point d'appui du Fief Seguin, la carrière de Saint-Maur, toutes les organisations au nord de ce village, toutes celles du bois de Ressions, la ferme de Bellicourt ; capturant ou tuant les garnisons des nids de résistance successifs. Le capitaine Lepin est tué en tête de sa compagnie, la 9^{ème} en abordant le deuxième objectif.

Celui-ci est atteint à 9 heures sur tout le front du régiment. Le bataillon Thurninger est alors poussé en avant, en reconnaissance offensive, pour préparer l'exploitation du succès par l'occupation des positions intermédiaires. Il réussit complètement sa mission, réduisant de nombreux centres de résistance, faisant près de 100 prisonniers dont 2 officiers.

La marche en avant reprend; le bataillon Thurninger à droite, le bataillon Bérenger à gauche, le bataillon Fages en réserve.

L'ennemi tente de s'établir successivement sur trois lignes où il oppose une résistance de feux de mitrailleuses ; il est bousculé avec la même vigueur que dans le précédent assaut.

A 10 heures, le bataillon Thurninger a dépassé la station de Haut-Matz ; le bataillon Bérenger a enlevé et dépassé le village de Biermont.

Brusquement, à la tombée de la nuit, le régiment reçoit la mission de rechercher à gauche, vers Conchy-les-Pots, la liaison avec la 1^{ère} armée. Le mouvement en avant reprend : les bataillons s'établissent en échelons, ayant la voie ferrée comme axe, refoulant l'ennemi devant eux : on est au contact immédiat.

Le bataillon Bérenger s'empare de la station de Roye-sur-Matz, qu'il trouve en flammes et défendue encore par deux compagnies ennemies. La compagnie Mutel se heurte au contact immédiat et essuie des feux à bout portant dans la nuit obscure : le capitaine Mutel a ses vêtements traversés par les balles.

Sur un terrain complètement inconnu, dans le secteur de la division d'infanterie voisine, la manoeuvre délicate et hardie de rechercher la liaison s'exécute avec une souplesse et un cran remarquables, sans une hésitation, jusqu'à Conchy-les-Pots où parvient la compagnie Arrignon.

La progression réalisée est de plus de 10 kilomètres. Dès l'aube du 11, placé à l'aile marchante de la division d'infanterie qui exécute une conversion à droite, le régiment reprend son mouvement en avant avec le même brillant élan que la veille. Il traverse de violents tirs de barrage d'artillerie et de mitrailleuses, dans un ordre parfait, avec une tenue admirable, sans un flottement, comme à la manoeuvre. Il fait tomber successivement de nombreux nids de résistance, tuant ou faisant prisonniers leurs défenseurs. La compagnie Detrouis se fait particulièrement remarquer par ses qualités offensives, faisant près de 100 prisonniers dont 2 officiers, capturant de nombreuses mitrailleuses lourdes et légères.

Le soir, à 17 heures, sur un tir déclenché par notre artillerie lourde, les deux bataillons de première ligne se portent de nouveau spontanément à l'attaque et réalisent une nouvelle avance.

Le gain de la journée est encore de plus de 2 kilomètres.

Après une nuit où les hommes, sans abris, sont soumis à un harcèlement ininterrompu d'obus de gros calibres et d'obus toxiques, le régiment attend le passage de ses lignes par un régiment voisin qui doit attaquer à son tour sur son front. A l'heure prescrite, les bataillons de ce régiment ne sont pas encore arrivés, ou sont légèrement désaxés. Les deux bataillons de première ligne du 28^{ème} régiment d'infanterie n'hésitent pas à prendre l'attaque à leur compte et bondissent en avant. Ils réalisent un nouveau gain, malgré les pertes sensibles et la mort d'un des chefs de bataillon tué en se portant en avant².

Le régiment est alors placé en réserve jusqu'au 16 août. Dans la matinée du 17, il est porté de nouveau à l'attaque.

Dans les journées des 17, 18, 19 et 20 août, progressant d'un mouvement continu, il brise, l'une après l'autre, toutes les résistances de plus en plus opiniâtres de l'ennemi qui se cramponne au terrain.

Il s'empare de l'organisation constituée par la ferme de Canny, puis de tous les systèmes successifs de tranchées situés au nord du village de Canny-sur-Matz, et porte enfin ses lignes sur le dernier objectif qui lui a été assigné : la tranchée de l'Idée, à 2 kilomètres environ à l'est de Canny.

Dans ces journées, c'est le bataillon Fages, parti en tête, qui mène l'attaque avec une fougue et une ténacité merveilleuses, toujours en flèche et ne cessant de progresser.

Le 20 août, en fin de journée, au reçu d'un ordre inopiné de déterminer immédiatement le contour apparent de l'ennemi, malgré les fatigues de quatre jours de combat, le sous-lieutenant Bertrand se lance, à la tête de 30 hommes du bataillon Fages, sur la ferme Saint-Hubert, bousculant au passage les petits postes avancés ennemis, Il trouve la ferme fortement occupée et revient, sa mission accomplie, traversant un violent barrage ennemi et ramenant un prisonnier.

Le 27 août, épuisé par ces efforts, le régiment était relevé et mis au repos dans son ancienne zone de Rouvillers.

Cependant, le général Nudant continuait sa poussée victorieuse, et la 6^{ème} division d'infanterie, en réserve, trop loin pour intervenir, se rapprochait par étapes du front de bataille.

Le 28^{ème} traversait son champ d'action de la veille, cantonnant (si l'on petit dire) dans les tranchées qu'il avait conquises, encore imprégnées de l'odeur tenace des gaz asphyxiants.

Le 8 septembre, il était embarqué en auto à Catigny et quittait, définitivement cette région où il avait acquis une nouvelle gloire.

² Depuis le début de l'attaque du 10 août, souffrant cruellement d'une blessure ancienne, et s'étant depuis tordu un pied dans une chute causée par l'explosion d'un obus de 150, le commandant THURNINGER, commandait son bataillon en se faisant soutenir par deux aides.

Le lieutenant JANNOT, son officier adjoint, tombait avec lui.

Sa conduite magnifique pendant cette période lui valait une deuxième citation à l'ordre de l'armée, qui allait lui conférer le droit au port de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre.

Régiment qui s'est distingué au cours de la campagne par son endurance sa ténacité et son esprit de sacrifice.

Le 10 août 1918, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel DE GOUELLO, s'est porté à l'attaque d'une position ennemie fortement organisée et a enlevé d'un seul élan tous les objectifs qui lui avaient été assignés. Exploitant son succès, bousculant l'ennemi et réduisant au passage de nombreux nids de résistance, a réalisé une avance de 12 kilomètres. Poussant sa progression au cours de la nuit, s'est, par une manoeuvre audacieuse, emparé d'un point important dont il a capturé la garnison.

A continué, du 11 au 17 août, son avance hardie à travers des lignes ennemies puissamment garnies de mitrailleuses, faisant plus de 200 prisonniers dont 6 officiers, et enlevant à l'ennemi 2 canons de 150 et un grand nombre de mitrailleuses.

LA BATAILLE DE L' AISNE. - LE PLATEAU DE ROMAIN. CONCEVREUX. - LE CAMP DE SISSONNE.

(Septembre – octobre - novembre 1918.)

Transporté en automobile, le régiment stationne, du 10 au 15 septembre, dans la région de Château-Thierry.

Il y reçoit les félicitations du général Lebrun, commandant le Corps d'armée. Le général Lebrun, resté en Champagne après le départ de la division d'infanterie, avait reçu, pendant la ruée allemande sur le Chemin des Dames, le commandement d'un groupement qu'il avait mené à la contre-attaque sur le Boche. Mais il n'avait pas cessé de suivre les opérations de ses divisions organiques : la 5^{ème} et la 6^{ème}. Celle-ci lui était d'ailleurs rendue dès le 11 septembre. Elle allait intervenir sur le front de la V^{ème} armée.

Après une période d'étapes de nuit assez dures, pendant lesquelles l'aviation ennemie lui inflige des pertes sérieuses en animaux, le régiment arrive le 26 septembre à Fismes.

Une grosse opération est en préparation. La V^{ème} armée, commandée par le général Berthelot, va attaquer, en vue de chasser l'ennemi des plateaux compris entre la Vesle et l'Aisne.

La 6^{ème} division est chargée de l'exploitation. Son entrée en action est donc subordonnée à la réussite de l'attaque menée par les divisions en ligne. Mais les succès précédents ont développé la confiance, on sent que le Boche chancelle sous les coups qui lui sont portés sans arrêt : s'il recule, il ne faut pas lui laisser le temps de s'accrocher encore au sol. Finie, la guerre de tranchées, nous n'en voulons plus. Nous avons réussi dans la guerre de mouvement, c'est celle-là seulement que le Boche doit subir.

Aussi, le 30 septembre, quelques instants après l'heure H, la division est-elle sur la base de départ. Les barrages d'interdiction s'abattent derrière elle, et les poilus, qui avaient pu craindre un moment en raison de la situation avancée qu'ils occupaient, se félicitent maintenant d'être déjà sur place.

A midi 30, la division exécute un passage de lignes sous un feu d'artillerie assez violent qui cause quelques pertes au bataillon Fages, puis elle prend à son compte l'attaque commencée par la 52^{ème} division. Le 1^{er} octobre, le bataillon Duchénois, qui mène l'attaque, a atteint son objectif, le canal de l'Aisne et Concevreux, après avoir capturé une batterie de 150.

Du 1^{er} au 10, des tentatives de traversée de l'Aisne sont faites. Elles échouent sous les feux de l'ennemi. Mais, à notre gauche, la X^{ème}, armée, sous les ordres du général Mangin, abordant le Chemin des Dames perpendiculairement à notre front d'attaque, le ronge tous les jours un peu. Menacé d'être coupé dans sa retraite, l'ennemi semble tenir moins fortement le front de l'Aisne³.

Le 10 octobre, le 28^{ème} reçoit l'ordre d'envoyer une reconnaissance offensive sur la rive nord de l'Aisne, pour assurer l'établissement de ponts sur la rivière et permettre le passage du régiment. La 6^{ème} compagnie, commandée par le capitaine Basin, part à 16 h. 30, établit en plein jour et sous le feu des mitrailleuses allemandes des passages sur l'Aisne ; elle s'empare de Chaudardes, y capture 17 prisonniers et s'installe au nord de cette localité, couvrant le passage du bataillon Barbaud qui, dans la nuit, forme une tête de pont sur la rive nord de la rivière.

Le 11 octobre 1918, le bataillon Barbaud attaque le bois situé au nord de la route Chaudardes – Pontavert ; il y trouve une vive résistance. Ce bois est fortement défendu par des mitrailleuses qui prennent de front et de flanc les vagues d'assaut ; celles-ci subissent des pertes sensibles ; le capitaine Basin est tué en entraînant sa compagnie à l'assaut, le lieutenant Michard, qui le remplace, est grièvement blessé. La progression du bataillon est arrêtée.

Le 12 octobre, avant le jour, elle est reprise. L'ennemi a commencé son mouvement de repli et les quelques nids de mitrailleuses laissés dans le bois sont capturés. Tout le régiment passe sur la rive nord de l'Aisne. La poursuite continue : le bataillon Barbaud, en première ligne, enlève les centres de résistance de l'Edmond, de la ferme du Temple, du bois de l'Enclume et du bois du Carrefour, pour venir occuper, en fin de journée, la tranchée Vileiki, à l'est de Berrieux, réalisant ainsi une avance, de près de 12 kilomètres.

Le 13 octobre, l'objectif final à atteindre est la route Sissonne - La Selve. Le bataillon Barbaud, toujours en tête, trouve au bois de l'Échelle une vive résistance, qu'il réussit à vaincre, après quatre heures de rude combat, grâce aux manœuvres débordantes habilement menées, à la ténacité et à l'élan des poilus stimulés par le succès des attaques précédentes. La compagnie Brochu se distingue spécialement dans cette lutte pied à pied.

À 19 heures, le bataillon Barbaud est arrêté à 1.500 mètres de son objectif final ; l'ennemi s'est fortement retranché, des feux de mitrailleuses très nourris et un violent barrage empêchent toute progression.

Le 14 octobre, le bataillon Fages, en soutien, reçoit l'ordre de prolonger la ligne à l'est en prenant comme objectifs le Petit-Simon-le-Grand et le bois des Vuides-Granges. Le mouvement commence avant le lever du jour; la cote 120 est enlevée rapidement, la progression devient ensuite pénible à cause des feux boches qui prennent le bataillon de face et sur son flanc gauche. Le 15, dans la soirée, le bataillon Fages tient les bois au nord du Petit-Simon-le-Grand et a pris pied dans la tranchée de la Dobroudja.

Le 16 octobre, il se porte de nouveau à l'attaque; mais, fortement pris à partie par les mitrailleuses allemandes, il ne peut progresser que de 200 mètres. A 15 heures, l'ennemi dirige une forte contre-attaque sur la gauche du bataillon ; une lutte corps à corps s'engage pendant laquelle le sergent Chevallier se distingue par son courage et son énergie. Le bataillon a subi de lourdes pertes mais maintient ses positions. Au cours de ces trois jours de combat, le bataillon Fages a fait preuve d'une énergie et d'une endurance au-dessus de tout éloge ; l'adjudant Aubert et le caporal Chemin se sont particulièrement distingués.

Le 19 octobre, à 10 heures, le bataillon Duchénois, partant de la lisière nord du bois du mont Simon-le-Grand, se porte à, l'attaque en liaison à droite avec le 119^{ème} régiment

³ Le 6 octobre, le colonel LE BEURIER remet au colonel COLLON le commandement de l'I.D. 6, qu'il exerçait depuis le 23 septembre 1917. Il partait en plein succès, accompagné des témoignages d'affection les plus sincères de ses chefs comme de ses subordonnés. (Extrait de l'ordre général le la 6^{ème} D.I., du 4 octobre 1918.)

d'infanterie ; les vagues d'assaut sont immédiatement soumises à de violents tirs ; entraînées par leurs officiers, elles s'emparent du mouvement de terrain à l'ouest de la cote 118, où elles capturent 20 prisonniers et 6 mitrailleuses. Le sous-lieutenant Garanger a réussi à retourner 4 de ces mitrailleuses contre l'ennemi et fait l'admiration de tous par son courage et son sang-froid. Le lieutenant Guériff est tué glorieusement à la tête de sa compagnie.

Le bataillon Barbaud est engagé à son tour à la gauche du bataillon Duchénois ; sa progression est rapidement arrêtée par la réaction ennemie.

La position conquise est tenue pendant toute la journée, malgré le feu violent auquel nos hommes sont exposés en terrain découvert et sans aucun abri.

A 17 heures, les bataillons Barbaud et Duchénois sont violemment contre-attaqués ; devant la menace d'encerclement, la ligne se replie en combattant jusqu'à la lisière sud du bois du mont Simon-le-Grand. Les unités sont reprises en main et, sous l'impulsion énergique des capitaines Duchénois et Barbaud, toute la ligne se porte en avant, rejette l'ennemi et réoccupe ses positions.

Épuisé par ce dernier effort, le 28^{ème} est relevé, le 20 octobre, et vient occuper une position de réserve à Sainte-Erme où il se réorganise. Le 29 octobre, il relève le 119^{ème} et continue l'attaque de la Hunding-Stellung .

Le 5 novembre, à 7 h. 25, une reconnaissance effectuée sur les positions ennemies les trouve abandonnées. La marche en avant est reprise aussitôt.

A 13 heures, le bataillon Bodard est devant Dizy-le-Gros, où tombent encore les obus boches. A notre gauche, la division italienne, partie de Sissonne, avait progressé. Elle entrait en liaison, en avant de Dizy-le-Gros, avec le V^{ème} corps qui opérait à notre droite.

Et c'est ainsi que, par suite de la réduction du front, le 28^{ème}, avant-garde de la division, quittait le contact. Il ne devait plus le reprendre.

Pendant tout cette période d'attaques, les 3 bataillons avaient rivalisé de zèle et d'entrain. Sous l'impulsion énergique de leurs officiers, ils avaient montré un esprit offensif qui avait permis de talonner constamment l'ennemi et d'accélérer son repli.

Les hommes avaient fait preuve d'une endurance, d'une énergie et d'un courage remarquables. Leur intelligente compréhension de la situation leur avait permis, le 30 septembre, de mener audacieusement la guerre de mouvement ; le 2 octobre, de passer sans transition à la guerre de tranchées ; le 10 octobre, de reprendre de nouveau la guerre de mouvement dans une zone aménagée précisément pour la guerre de tranchées et où s'était développée l'offensive du 10 avril 1917.

Enfin, en abordant la fameuse Hunding-Stellung, qui était une des plus puissantes bastilles de la forteresse allemande, ils avaient fait preuve de la plus belle audace, s'ouvrant un chemin à la cisaille dans les réseaux de fils de fer.

Tant d'héroïsme devait trouver bientôt sa récompense. En effet, la division d'infanterie, continuant sa progression, traverse des villages qui viennent de retomber entre nos mains, et les hommes voient avec émotion les rues pavoisées; les drapeaux tricolores sont sortis de leurs cachettes et flottent joyeusement au vent ; les habitants viennent féliciter nos soldats ; l'enthousiasme est profond, unanime.

A Wadimont, le 10 novembre, l'émotion est à son comble quand la musique joue la Marseillaise.

L'ARMISTICE.

(11 novembre 1918)

Des bruits d'armistice courent. On ne peut y croire malgré les succès réalisés. On nous a bien dit que l'armée allemande pouvait être comparée à un pâté en croûte dont il suffisait de

casser l'enveloppe pour avoir le contenu; mais chaque fois qu'on avait attaqué cette croûte, on l'avait trouvée bien dure : elle se défendait et il semblait qu'on ne pourrait jamais la casser.

D'ailleurs, dans cette nuit du 10 novembre, l'atmosphère était ébranlée par les détonations formidables des bombardements d'avions ; au nord, le ciel rougeoyait des incendies allumés par les obus boches à Rethel.

Cependant, dans cette même nuit du 10 novembre, le Boche demandait grâce. Ses parlementaires se présentaient au maréchal Foch et acceptaient les conditions de l'armistice, conditions telles qu'on ne peut en trouver d'aussi terribles dans les clauses les plus sévères des capitulations les plus honteuses de l'histoire!

On les aura ! avait dit le général Pétain.

On les a ! lui répond aujourd'hui l'héroïque poilu de France.

En redescendant vers Saint-Erme, le 28^{ème} devait apprendre la signature de l'armistice dans ce camp de Sissonne où il avait livré ses derniers combats.

Là, il défilait devant son drapeau dans un ordre parfait, avec une allure superbe, en vainqueur !

Héros de Marengo, d'Eylau, d'Austerlitz et de Sébastopol, vous pouvez être fiers de vos descendants !

Au cours de ces cinquante-deux mois d'une guerre sans précédent, le 28^{ème} n'a pas eu une défaillance. Il a toujours tenu haut et ferme son drapeau que décore maintenant la fourragère aux couleurs de la croix de guerre.

A l'issue du défilé devant le drapeau, les unités gagnent leur stationnement pour la nuit. Quels sentiments animaient alors les hommes, quelles étaient leurs pensées ? Analyse délicate, les tempéraments sont tellement différents !

La détente ? Oui ! Une explosion d'enthousiasme ? Non ! La nouvelle est trop grave.

Le silence règne plutôt pendant cette marche. Chacun est absorbé par ses propres pensées. Il semble qu'en une vue cinématographique, toute la guerre repasse devant les yeux.

Pendant un temps que l'on ne saurait apprécier, il semble qu'on revit tous les épisodes du terrible drame dans lequel on a joué un rôle... On pense à la joie de la famille qui, elle aussi, connaît la nouvelle, mais dont les angoisses ne sont pas encore terminées, car la lettre datée du 12 novembre ne lui est pas encore parvenue... C'est seulement à l'arrivée de cette lettre tant attendue que les mères, les épouses, se réjouiront et mêleront leurs actions de grâces à celles de leurs fils, de leurs maris !

La joie, spontanée et débordante, a éclaté à Paris et dans la France entière ! Mais sur le front où, pendant plus de quatre ans, les émotions ont été si violentes, elle ne s'est pas manifestée bruyamment. Le poilu ne jouira de son bonheur que progressivement, au fur et à mesure que se produira la détente.

Il ne faut pas voir dans ce modeste essai d'analyse une note triste, mais seulement l'observation du recueillement dans lequel semblaient marcher les hommes. Je me ferais peut-être mieux comprendre en empruntant un mot au vocabulaire de la religion ; j'ai eu l'impression que-le régiment communiait devant l'autel de la Patrie !

Le soir, le 28^{ème} cantonnait à Ramecourt, près de Sainte-Erme, d'où il était parti pour sa dernière attaque.

Que l'Intendance me pardonne ! Mais il est un point que je ne puis passer sous silence car le poilu dirait que son chroniqueur n'y était pas : ce jour du 11 novembre, jour de l'armistice, a été aussi le seul jour de la campagne où il n'y a pas eu de distribution de pinard !

AUX CAMARADES TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR.

La division reprenait le lendemain sa marche vers le sud, traversant le champ de bataille d'octobre. Le 12 novembre, le 28^{ème} cantonnait à Berry-au-Bac.

Un véritable pèlerinage était fait par les anciens, recherchant dans le chaos de ces ruines qui, un coin fameux, qui, la tombe d'un camarade tombé au champ d'honneur.

Hélas ! Le pauvre cimetière que nous avons laissé aménagé avec tant de soin, en avril 1915, était sillonné de tranchées, labouré par les obus.

De-ci, de-là, encore quelques croix, quelques noms !

Le 13, l'itinéraire de la marche emprunte la route 44. La division traverse son champ de bataille de 1914 : Sapigneul-le Godat, la Maison Bleue, la Neuville, Cormicy, Loivre !

Que d'évocations de ce glorieux passé ! Les anciens racontent aux jeunes les épisodes qu'ils ont vécus. L'histoire est peut-être un peu altérée, mais l'héroïsme déployé est toujours vanté avec la même religieuse exaltation!

Le 16 novembre, la division étant arrivée dans sa zone de stationnement d'Épernay, le général Poignon la passait en revue.

Devant les régiments disposés face au nord-est pour rendre un dernier hommage à la bravoure et à la vaillance des héros tombés au champ d'honneur, le général leur adressait un souvenir ému et respectueux :

Camarades de la 6^{ème} division!

Les combats ayant pris fin, nous pouvons, avec une légitime fierté, porter nos regards sur le chemin parcouru depuis plus de quatre ans.

Chemin âpre et glorieux le long duquel nous avons laissé des camarades aimés qui, par leur sublime bravoure, en nous donnant la victoire, ont assuré le triomphe du droit et de la liberté.

Soldats tombés à Charleroi ;

Vainqueurs de la Marne ;

Lutteurs obstinés du Godat, d'Aix-Noulette et de Verdun ;

Défenseurs tenaces du Chemin des Dames et de Tahure ;

Combattants victorieux de Ressons et de Canny-sur-Matz, de Pontavert et de Sissonne,

Malgré la terre qui vous recouvre, vous avez tressailli de joie, le jour sacré où l'ennemi, battu et poursuivi, forcé d'avouer sa défaite, a demandé la paix.

Avant de nous éloigner de la zone dévastée où se livrèrent ces combats épiques,

A vous, héros glorieux de la 6^{ème} division, en témoignage suprême de notre reconnaissance, nous adressons le salut de nos armes et de nos drapeaux!

Le 15 juin 1919.

En occupation.

Homburg (Palatinat bavarois).

NOM DES OFFICIERS AYANT EXERCÉ LE COMMANDEMENT DU RÉGIMENT ET DES BATAILLONS.

A). — Commandement du régiment.

Jusqu'au 4 septembre 1914	: colonel ALLIER.
Du 2 septembre 1914 au 4 septembre 1914	: commandant DENVIGNES.
Du 4 septembre 1914 au 20 septembre 1914	: capitaine POTIN.
Du 10 septemb. 1914 au 19 novembre 1914	: lieutenant-colonel CAPITANT.
Du 19 novembre 1914 an 25 novemb. 1914	: commandant HENNETON.
Du 25 novembre 1914 au 26 mai 1915	: lieutenant-colonel CAPITANT.
Du 26 mai 1915 au 7 août 1917	: lieutenant-colonel ROLLER.
Depuis le 7 août 1917	: lieutenant-colonel DE GOUVELLO

B). — Commandement des bataillons.

1 ^{er} BATAILLON	2 ^{ème} BATAILLON	3 ^{ème} BATAILLON
Commt BERTHOMIEUX	Commt PLANCKE.	Commt DUTRUT.
Commt TESTARD.	Capit. FLORENTIN.	Commt HISLAIRE.
Commt DE MONTLUC.	Commt PINEAU.	Commt BERÉNI.
Commt MEYER.	Commt JOUET.	Commt GONTHIER.
Commt GAGNAIRE.	Commt SAUGET.	Commt JURE.
Commt PUGNAIRE. —	Commt OLLIÉ.	Capit. DUCHÉ.
Commt DHERSE.	Commt GARDE.	Commt FAGES.
Commt SABATON.	Commt THURNINGER.	
Commt BÉRENGER.	Commt BOBARD.	

CITATIONS COLLECTIVES OBTENUES PAR LE RÉGIMENT ET LES UNITÉS DU RÉGIMENT.

A). — CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

1 - Ordre général n 11965 D, du 26 novembre 1914 du G.Q.G.

Le Maréchal de France, commandant en chef les armées de l'Est, cite à l'ordre de l'armée :
Le 28^{ème} régiment d'infanterie.

Sous la direction du lieutenant-colonel CAPITANT, chef énergique et habile, qui a fait preuve des plus belles qualités de commandement, a, du 13 au 18 septembre 1914, glorieusement défendu Loivre; malgré les violentes attaques répétées de l'ennemi, malgré d'intenses bombardements, malgré de lourdes pertes, ne s'est replié que sur l'ordre formel du commandement.

Chargé ensuite de défendre Villers-Franqueux, a repoussé une très violente attaque, infligeant à l'ennemi de grosses pertes en lui faisant une centaine de prisonniers.

Signé : PÉTAIN.

2 - Ordre général n° 538, du 3 octobre 1918, de la III^{ème} armée.

Le Général commandant la III^{ème} armée cite à l'ordre de l'armée : le 28^{ème} régiment d'infanterie.

Régiment qui s'est distingué, au cours de la campagne, par son endurance, sa ténacité et son esprit de sacrifice.

Le 10 août 1918, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel DE GOUELLO, s'est porté à l'attaque d'une position ennemie fortement organisée et a enlevé d'un seul élan tous les objectifs qui lui avaient été assignés. Exploitant son succès, bousculant l'ennemi et réduisant au passage de nombreux nids de résistance, a. réalisé une avance de 12 kilomètres. Poussant sa progression au cours de la nuit, s'est, par une manoeuvre audacieuse, emparé d'un point important dont il a capturé la garnison.

A continué du 11 au 17 août, son avance hardie à travers des lignes ennemies puissamment garnies de mitrailleuses, faisant plus de 200 prisonniers dont 6 officiers et enlevant à l'ennemi deux canons de 150 et un grand nombre de mitrailleuses.

Signé : HUMBERT.

3 - Ordre général n° 138 F, du 27 novembre 1917, du G. Q. G.

Par ordre n° 138 F, le droit au port de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre est conféré au 28^{ème} régiment d'infanterie.

Signé : PÉTAIN.

4 - Ordre général n° 117, du 17 octobre 1915, de la X^{ème} armée.

Le Général commandant la X^{ème} armée cite à l'ordre de l'armée :

La compagnie de mitrailleuses du 28^{ème} régiment d'infanterie sous le commandement de : MM. DANGLARD (Pierre), sous-lieutenant; LAUGIER {Joseph}, adjudant-chef.

A progressé pas à pas, le 28 septembre, avec les premières troupes d'attaque, dont elle a réussi à diverses reprises à préparer et à appuyer le mouvement. A contribué ensuite à l'occupation et à la défense du terrain conquis et trouvé encore l'occasion d'être un secours efficace pour les autres unités du régiment.

Signé : D'URBAL.

5 – Ordre général n° 296, du 18 juillet 1916, de la II^{ème} armée.

Le Général commandant la II^{ème} armée cite à l'ordre de l'armée :

Le 1^{er} bataillon du 28^{ème} régiment d'infanterie.

Chargé de l'occupation d'un secteur important et ayant, dès le premier jour, perdu son chef de bataillon et une partie de ses cadres, sous le commandement du capitaine DHERSE, a montré un haut sentiment du devoir en tenant seize jours, presque sans abris, sous de violents bombardements. A repoussé deux attaques en inspirant jusqu'au bout pleine confiance en sa force de résistance (avril 1916).

A donné de nouvelles preuves de sa valeur militaire aux affaires du 1^{er} au 4 juin, pendant lesquelles il a arrêté l'ennemi par une contre-attaque et maintenu son front malgré des pertes élevées.

Signé : NIVELLE.

B). CITATIONS A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE

Ordre général n° 262, du 21 novembre 1917, du III^{ème} C.A.

Le Général commandant le III^{ème} corps d'armée cite à l'ordre du corps d'armée

La 2^{ème} section de la 11^{ème} compagnie du 28^{ème} régiment d'infanterie.

Le 17 novembre 1917, s'est portée avec un élan admirable à l'attaque d'une tranchée allemande fortement défendue, soutenant un violent combat à la grenade, et, sa mission remplie, est rentrée dans nos lignes sous un feu de mitrailleuses, d'artillerie et de minenwerfer. A ramené un prisonnier et recueilli des renseignements précieux.

Signé : LEBRUN.

C). - CITATIONS A L'ORDRE DE LA DIVISION

Ordre général n° 264, du 4 octobre 1917, de la 6^{ème} division d'infanterie.

Le Général commandant la 6^{ème} division d'infanterie cite à l'ordre de la division :

La 11^{ème} compagnie du 28^{ème} régiment d'infanterie.

Sous le commandement du lieutenant MINART a, le 31 juillet 1917, montré ce que l'on pouvait attendre d'une unité fortement décidée à accomplir son devoir jusqu'au bout. Attaquée par un ennemi supérieur en nombre, débordée de tous côtés, n'ayant qu'une liaison précaire avec l'arrière, a, malgré les pertes subies, réussi à se dégager par d'heureuses contre-attaques dans une lutte de corps à corps, A fait 5 prisonniers et ramené dans les lignes le commandant de compagnie d'une unité voisine grièvement blessé.

Signé : POIGNON,

D) - CITATIONS A L'ORDRE DE LA BRIGADE

Ordre général n° 78, du 25 juillet 1918, de l'I.D. 6.

Le colonel LE BEURIER, commandant l'I.D. 6, cite à l'ordre de la brigade :

La 4^{ème} section de la 3^{ème} compagnie.

Sous les ordres du sous-lieutenant ESSETTE, dans la nuit du 9 au 10 juillet 1918, s'est dépensée sans compter pour exécuter sous un bombardement continu des corvées de transport de matériel en première ligne et a ainsi contribué d'une façon très efficace à l'organisation de la position conquise.

Signé : LE BEURIER.

E) - CITATIONS A L'ORDRE DU RÉGIMENT

Le lieutenant-colonel DE GOUVELLO, commandant le 28^{ème} régiment d'infanterie, cite à l'ordre du régiment :

L'équipe téléphonique du 28^{ème} régiment d'infanterie.

Pendant la période d'attaques du 10 août au 20 octobre 1918, sous le commandement et l'habile direction technique de l'adjudant GUÉRIN, a fait preuve d'un dévouement et d'une énergie inlassables, malgré les nombreuses pertes causées par l'artillerie et les mitrailleuses ennemies. A assuré en toutes circonstances les liaisons entre les différents échelons du commandement dans les meilleures conditions.

Signé : DE GOUVELLO.